

LE CAPITAINE FRACASSE

3681. — L.-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.

ÉMILE BERGERAT

LE CAPITAINE FRACASSE

COMÉDIE HÉROÏQUE EN VERS

CINQ ACTES EN SEPT TABLEAUX

D'après le roman de THÉOPHILE GAUTIER

Représentée pour la première fois
le samedi 10 octobre 1896, sur le théâtre national de l'Odéon

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1896

Seule édition conforme à la représentation.

A MON FILS

THÉOPHILE BERGERAT

ÉMILE BERGERAT.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE

ISABELLE	20 ans.	Mmes	DEPOIX.
CHIQUITA	15 ans.		MELLOT.
LÉONARDE	50 ans.		BARNY.
SÉRAFINA	30 ans.		LESTAT.
ZERBINE	30 ans.		PIERNOLD.
LE DUC DE VALLOMBREUSE	25 ans.	MM.	AMAURY.
LE BARON DE SIGOGNAC	26 ans.		RAVET.
HÉRODE	50 ans.		LÉON NOEL.
BLAZIUS	50 ans.		ALBERT LAMBERT.
SCAPIN	50 ans.		COSTE.
LÉANDRE	25 ans.		FRANCK.
LE PRINCE DE VALLOMBREUSE	60 ans.		MONTIGNY.
LE CHEVALIER DE VIDALINC	20 ans.		D'AVANÇON.
LE MATAMORE	40 ans.		NOLLOT.
LAMPOURDE	35 ans.		JANVIER.
MALARTIC	40 ans.		SIBLOT.
AGOSTIN	30 ans.		GÉMIER.
L'AUBERGISTE	40 ans.		DARRAS.
LE DENTISTE	40 ans.		GARBAGNY.

Seigneurs, dames, spadassins, buveurs.

La scène sous Louis XIII.

Pour la représentation en province ou à l'étranger, s'adresser à M. PELLERIN, agent de la Société des Auteurs dramatiques, rue Hippolyte-Lebas, 8, à Paris.

Pour la mise en scène, s'adresser au régisseur de l'Odéon.

AVERTISSEMENT

Il est souvent périlleux et toujours malaisé de traduire à la scène un roman célèbre, et, comme disait Théophile Gautier lui-même, de « transposer » un thème d'un art dans un autre, quoique le public, dérouté et incertain de ce qu'il aime, paraisse vouloir de plus en plus favoriser ces tentatives. Néanmoins, lorsque le roman doit la majeure partie de son renom à l'éclat du style et la moindre à l'intrigue, le plus habile y regarde à deux fois, fût-il assuré de plaire, car le théâtre vit d'action, et le rôti lui est plus nécessaire que des hors-d'œuvre, d'ailleurs si délicieux soient-ils !

Devant cet écueil, et la tâche étant résolue, mon travail me parut être d'abord inexécutable en prose.

La prose de théâtre n'est pas la même, et tant s'en faut, que celle du livre. Elle a rarement le temps d'être belle pour elle-même, et, quand elle l'est, c'est beaucoup plus par l'expression que par la plastique. La transposition, nécessaire ici, du style de Gautier, c'était le vers, et le

vers à rime colorée, sonore, opulente, pouvant donner la sensation de cette prose inimitable, sans nuire à la marche toujours rapide du dialogue. L'École poétique actuelle me mettait entre les mains l'instrument désirable, et comme précisément le vers qu'elle préconise renoue les modernes à Ronsard, je me trouvais être pour ainsi dire contemporain du *Capitaine Fracasse*, sujet du roi Louis XIII, sans cesser d'être l'humble disciple de Victor Hugo. Cette position devenait excellente.

Elle me donna le courage de poursuivre.

La forme assurée, restait le fond. Vous connaissez la donnée du *Capitaine Fracasse*: Un frère, épris de sa sœur, qu'il ne connaît pas pour telle, est éclairé sur cette situation au moment où l'inceste menace, et, tournant à des sentiments plus naturels, il la donne à l'homme qu'elle aime et dont elle se sent aimée.

Le thème assurément pourrait être tragique, il y suffirait d'un Sophocle. Mais, comme le romancier qui nous guide — et nous gouverne — n'y a vu et n'a voulu y voir qu'un prétexte à des restitutions pittoresques, à des portraits picaresques et à des tableaux de caractères historiques dont son art s'accommodait, le respect de sa pensée s'imposait au traducteur dramatique, et nous devions maintenir le thème dans les données souriantes de la comédie. Il y aurait eu d'ailleurs imprudence à décevoir le public sur les plaisirs attendus qu'il se promet d'une œuvre populaire, dont il aime depuis longtemps déjà les aventures, les types consacrés, et le genre classique.

Était-il donc impossible de traiter en comédie un motif de tragédie? Je crois assez à l'art du théâtre pour avoir

foi en ses ressources. Le moyen d'obtenir la pièce du roman, c'était d'en demander les effets, d'ailleurs toujours certains, à une forme théâtrale que nous nous sommes trop laissé ravir par les scènes populaires, car elle nous a donné encore plus de grands comédiens que de grands acteurs, *la pièce de cape et d'épée.*

La solution du problème était là. Demi-comique et demi-tragique, le drame de cape et d'épée se contente d'un minimum d'affabulation, par où j'échappais à trop de tragédie inopportune, et pour le reste, il n'exige que du spectacle. Or les cent tableaux grouillants du roman nous en fournissaient à foison. Il n'y avait qu'à prendre — et surtout à choisir. Mais, si l'on transpose sans vergogne un roman-feuilleton ordinaire en drame de cape et d'épée, on n'en agit point ainsi avec une œuvre qui est l'un des monuments de la langue nationale. Avant d'être... comment dire? encanaillé par la Melpomène populaire, le drame de cape et d'épée était de noblesse littéraire. Il appartenait aux lettres. Il est de la tradition que perpétue la Comédie-Française. Il atteste du sang espagnol qui coule dans nos veines dramatiques. Anobli dès l'origine par Pierre Corneille et Molière, il s'est appelé longtemps la comédie héroïque. Mais dans ce temps heureux, il parlait en vers.

Peut-être la France la regrette-t-elle et serai-je assez favorisé pour lui fournir l'occasion de la reconquérir, car mon *Capitaine Fracasse* est ce monstre joyeux et tri-séculaire, une comédie héroïque, soit un drame de cape et d'épée en vers. Je n'ai obtenu qu'à ce prix, et par ce labeur, la transposition respectueuse que Gautier était en droit

d'exiger de mon zèle. Certes on en dirait tout ce que j'en espère si on jugeait qu'elle rappelle « longo sed proxima intervallo », le *Don Garcie de Navarre* de Molière, *l'Illusion comique* de Corneille, ou plus modestement ce *Don Japhet d'Arménie* que les lettrés se rappellent encore après trois cents ans, même en sortant de voir *l'Aventurière* du dernier poète comique français.

Voici donc comment j'ai établi, divisé et raisonné ma tâche. Toute situation au théâtre donne ses caractères; tous les caractères, leur situation. Comme je le disais tout à l'heure, l'action simple du *Capitaine Fracasse* fournirait un autre Œdipe à un Sophocle. Ayant à faire une héroï-comédie, j'ai extrait des caractères et de la situation proposés tout ce qu'il en faut pour susciter l'intérêt, le soutenir jusqu'au bout, et obtenir l'émotion proportionnée au sujet. Puis par un artifice scénique qui m'est propre, j'ai heurté, au moment voulu, ces caractères les uns contre les autres, et tous ensemble, dans une scène capitale, sorte de quatuor renforcé de chœur, qui est le point culminant de l'action et la jette au dénouement. De telle sorte que les exigeants et les sévères trouveront là, avec les règles observées, tout le roman de la pièce dans la pièce même du roman.

Que Gautier me pardonne ce sacrifice à la routine inflexible d'un art qu'il jugeait inférieur, sans comprendre peut-être que la moyenne du public auquel le théâtre s'adresse est plus naïve encore que partout ailleurs. J'ai tâché d'ailleurs de lui en racheter la honte en mettant en œuvre des tableaux purement artistiques de son œuvre que l'esthétique scribolâtre jugera des hors-d'œuvre.

Plusieurs chapitres du roman sont exceptionnellement réputés et passent à bon droit pour des morceaux de maîtrise illustres. Tels sont, par exemple, le souper des comédiens dans le château de la Misère, la mort du Matamore sous la neige, et encore le passage où le bandit Agostin suspend aux arbres des mannequins armés pour épouvanter les voyageurs. Sans être précisément indépendants de l'action, ils pourraient être omis sans trop nuire à sa marche.

Ces trois tableaux d'ailleurs, je les ai utilisés à la clarté de l'exposition, et j'en ai pour ainsi dire dégagé pieusement ma responsabilité en les réunissant dans un prologue. De telle sorte que ceux qui n'aiment au théâtre que la pièce pour la pièce pourraient venir à celle-ci à leur heure ordinaire et n'auraient à y entendre que les cinq actes réglementaires. Les autres, ceux qui en veulent pour leur argent, ne se plaindraient pas, je l'espère, du lever de rideau que je leur donne par surcroît, car il est du Gautier presque pur. Ainsi ramasserait-on de toutes parts, et Dieu aidant ! le public innombrable que plus de cinquante éditions d'un roman célèbre semblent garantir aux directeurs audacieux qui risquent enfin cette partie.

Émile Bergerat.

PERSONNAGES DU PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

LE BARON DE SIGOGNAC.
PIERRE, son domestique.
LE MARQUIS DE BRUYÈRES.
HÉRODE.
SCAPIN.
LE PÉDANT.
LÉANDRE.
LE MATAMORE.
ISABELLE.
LÉONARDE.
ZERBINE.
SÉRAFINA.

DEUXIÈME TABLEAU

LES MÊMES, moins PIERRE et le MARQUIS DE BRUYÈRES, mais en plus :
AGOSTIN.
CHIQUITA.

PROLOGUE

EN DEUX TABLEAUX

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Le château de la Misère. — La salle centrale. — Portraits de famille sur les murailles. — Mobilier d'une gentilhommière, en province, à la fin du seizième siècle; peu de meubles. — Au fond, grande porte à vantaux doubles, ouvrant sur une cour d'entrée, blanche de givre et éclairée par la lune. — Un vieux pont-levis à demi ruiné donnant sur la campagne se profile aux derniers plans. — En scène, à droite, une haute cheminée à manteau, en grès, ornée de l'écusson héraldique des Sigognac : trois cigognes d'or aux ailes éployées, et surmontée d'attributs de chasse. — Dans cette vaste cheminée, un banc et un escabeau de bois. Une garbure, ou soupe aux choux, y cuit sur un feu de brindilles dans une marmite. — A gauche, les premiers degrés et la rampe d'un escalier monumental et vermoulu. qui conduit à l'étage supérieur du castel. — Aspect général de délabrement.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE seul, puis SIGOGNAC.

(Pierre seul, assis au coin de l'âtre et écumant la marmite.)

PIERRE.

Mon jeune maître tarde à rentrer aujourd'hui.
Mais ce morne castel où suinte l'ennui,
Que délabre la pluie, où le vent hurle et cogne,
Et qu'infestent tous les hiboux de la Gascogne,

Est-ce un gîte pour un beau gars de vingt-six ans?
Dans ce manoir qui croule et que les paysans
Ont si bien surnommé « Château de la Misère »,
Ses jours vont s'égrenant comme avés de rosaire
Entre un chien famélique, un vieux chat plus pelé
Qu'un manchon hors d'usage, un cheval appelé
Bayard, héréditaire et douce haridelle,
Et moi, plus maigre qu'eux, mais non moins qu'eux fidèle!...
(Il se lève.)

Pauvre baron, si belle lame, et cœur si sûr,
Le dernier de ces preux, qui, dans un champ d'azur,
Ont trois cigognes d'or aux ailes éployées!...
Lui, dont les qualités à leur prix employées,
Propres à tous devoirs et n'y faillissant point,
Fleuriraient une cour de roi, sous le pourpoint
De soldat, le camail d'évêque ou sous la bure
De moine, — il va souper ce soir d'une garbure!
Penser qu'au pied du chou, dont ce maigre festin
Se compose peut-être, un trésor clandestin
Gît depuis deux cents ans caché par un ancêtre,
Sans qu'on sache en quel lieu du jardin il puisse être!
(Entre Sigognac.)

Il en rit quand j'en parle. Ah! c'est lui, cette fois!

SIGOGNAC.

Je viens de voir passer Yolande de Foix!
Elle courait le cerf. Toute une ribambelle
De cavaliers brillants l'escortait!... Elle est belle!...
On eût dit Bradamante au pourchâs de Roger!

PIERRE.

Holà! Mais nous pouvons l'aimer sans déroger!

SIGOGNAC.

Elle est riche et je n'ai pour bien que ces ruines!
(Il s'assied et ôte son couvre-chef.)

1

Pierre, ce feutre mol déteint par les bruines,
Dont la plume n'a plus que l'arête, est pareil
A feu mon cœur! J'étais en si vil appareil
Que, honteux, je me suis caché. Cette Yolande,
J'entends sonner encor son rire dans la lande!...

PIERRE.

Elle vous avait vu?

SIGOGNAC.

Parbleu!

PIERRE.

C'est l'important!

SIGOGNAC.

Que veux-tu dire?

PIERRE.

Il est toujours réconfortant
D'intimider, quand on est femme et Béarnaise,
Un beau gaillard taillé comme Hercule Farnèse,
Fût-il vêtu du poil de bouc des chevriers.

SIGOGNAC.

Je ne veux point l'aimer.

PIERRE.

Mais vous le devriez!
En attendant, les choux fondent dans la marmite.
A table, cher seigneur, et qui m'aime m'imite!
(Il se met à manger.)

SIGOGNAC, assis.

Oh! je rêve, sais-tu de quoi?... de ce Paris,
Banque du genre humain, qui tient tous les paris

Contre la gloire et la fortune, pour les braves!
(Il se lève.)
Assez planter tes choux, ô province, et tes raves!
Paris!... Jérusalem des Gascons, cadédis!...
J'y veux partir ce soir sans un maravédis
En poche, à jeun, et tel que je suis, sur ma rosse!...
Et si je n'en reviens, ami Pierre, en carrosse,
J'aurai du moins changé la rosse en palefroi.
(Avec exaltation.)
Paris! œil et nombril du monde, où vit le roi!

PIERRE, sans se lever.

L'an du Christ quinze cent quatre-vingt-quatorzième,
Votre père, monsieur, en revint fort abstème,
De ce Paris!... Pourtant, il n'était pas un sot,
Et même il avait pris des places à l'assaut,
Étant de ceux qu'on nomme encor : « Les vainqueurs d'Arque
Le roi Henri disait : « Quand je serai monarque,
« Baron, demande-nous tout ce que tu voudras! »
Le vainqueur d'Arque est mort au fond d'un lit sans draps,
Ayant payé les frais de sa part d'épopée,
Et pour tout héritage il vous laisse une épée!

SIGOGNAC.

Je suis riche, si c'est la sienne!

PIERRE, se levant.

C'est bien dit!

SIGOGNAC.

Or çà, maître émérite et bretteur érudit,
L'ennui qu'il fait ce soir est extraordinaire!
Ouvrons la porte grande à la clarté lunaire,
Et travaillons les coups appelés coups de nuit!

PIERRE.

Les coups de spadassins ?... Bon ! Jamais il ne nuit
D'étudier son art, même quand le chat pleure.
Sur les ponts de Paris, on attaque à toute heure.
(Il décroche les fleurets et en tend un à Sigognac.)

C'est la leçon suprême. Après elle, mon cours
D'armes est clos !
(Il va ouvrir la grande porte du fond. On aperçoit la cour du château éclairée au clair de lune, et, au delà du pont-levis, la campagne.)

Il gèle à confire des ours !...

SCÈNE II

Les mêmes, LE PÉDANT (BLAZIUS).

LE PÉDANT, entre par le pont-levis de la cour.

Seigneurs, de bonnes gens ont besoin de votre aide.
(Il s'avance.)
Les chemins sont mauvais, l'escarpement est raide
Et notre chariot, — c'est celui de Thespis, —
Qui n'est pas par des bœufs, issus du bœuf Apis,
Traîné, — sur le versant coule comme réglisse !
Pour empêcher qu'au bas de la colline il glisse,
Il nous faut quatre bras de plus ou même deux
Tels que les vôtres.
(Il salue jusqu'à terre.)

Donc ! messager hasardeux,
Je viens à vous, ainsi qu'Hermès va chez Hercule,
Parce qu'il faut qu'un char avance ou qu'il recule !

PIERRE.

Vous êtes histrion?

LE PÉDANT.

Comédien plutôt!
A quoi le sentez-vous?

PIERRE, gaîment.

Au charme hottentot
D'un style que la fleur de rhétorique brode.

LE PÉDANT.

J'ai l'emploi de Pédant dans la troupe d'Hérode.
Mon nom est Blazius.

SIGOGNAC.

Entrez et seyez-vous.

LE PÉDANT.

Merci, mais la nuit tombe et nos seigneurs les loups,
Barons du lieu, suivis des renards, leurs vidames,
Sortent en mascarade!... or, nous avons des dames.

SIGOGNAC.

Que ne le disiez-vous!

LE PÉDANT.

Cependant les voici.

SIGOGNAC.

Va, Pierre, à leur secours.

LE PÉDANT.

Encore un coup, merci.

(Pierre sort avec le Pédant. On voit alors venir les comédiennes qui entrent par le préau; d'abord Zerbine avec Sérafina, puis Léonarde avec Isabelle. Sigognac va les recevoir, les fait entrer une à une et garde la main d'Isabelle.)

SCÈNE III

SIGOGNAC, ZERBINE, SÉRAFINA,
LÉONARDE et ISABELLE. (Elles portent les costumes de leurs emplois au théâtre.)

SIGOGNAC.

Mesdames, tout ici vous appartient, — les choses
Et les gens !

(Il fait asseoir Isabelle près de l'âtre.)

Si j'avais l'art des métamorphoses,
Un souper fastueux surgirait sous vos pas.
Par malheur, je suis pauvre, et le lard des appâts
Avec lesquels je prends souris en souricière
Est ma seule provende !

ZERBINE, en soubrette, riant.

Elle est peu nourricière !
N'ayez cure, monsieur ; à défaut de jambons,
Dans notre humble métier, souvent nous enjambons
D'un jour à l'autre, ainsi qu'on dit des dromadaires
Dont les réfections sont presque hebdomadaires !...

Puis, nous venons d'un bourg où l'on nous a gâtés.
Les bourgeois ont payé leurs places en pâtés,
Saucisses d'Arles, œufs et cotignac de Cette,
Et nous avons encor toute notre recette.

SÉRAFINA, en coquette.

Fi, Zerbine ! laissez la graisse et le saindoux,
Car notre art est de ceux qu'on paie en billets doux.
Quel cas fait d'un pâté le cœur qu'on bat en brèche?...
Je n'ai jamais eu faim que d'amour!...

ZERBINE, l'imitant.

Et d'eau fraiche!

LÉONARDE, en duègne.

La meilleure recette est quand les échevins
D'une ville, qu'entoure un pays riche en vins,
Nous font tenir de quoi juger de leurs vignobles;
Tous les autres paiements, à mon gré, sont ignobles.

ISABELLE.

Pour moi, quand le public est rétif et nerveux,
Je suis rémunérée au delà de mes vœux,
Et je m'endors gagée autant qu'on le souhaite,
Si j'ai donné la vie au rêve d'un poète...

SÉRAFINA, à Sigognac.

Elle est un peu naïve, et joue au naturel
Les rôles d'ingénue et d'ange incorporel!
Dans les pièces, madame est celle qu'on épouse.

ZERBINE, montrant Léonarde qui s'est approchée du foyer.

Notre chère duègne est cette vieille empouse;
L'âge dans son emploi cruel la confina,
Et la grande coquette a nom Sérafina.

Quant à moi, je suis la soubrette, monsieur l'hôte;
Je sers d'après Térence, et j'aide selon Plaute
Les éternels amants, jeunes, pauvres et beaux,
A pousser les vieillards bêtes dans leurs tombeaux !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE PÉDANT, HÉRODE, SCAPIN, LÉANDRE, puis LE MATAMORE et PIERRE.

LE PÉDANT.

L'attelage et le char sont, à l'heure présente,
Remisés. Il convient qu'à l'hôte on se présente...
(Il présente Hérode à Sigognac.)
Cet homme rouge, à panse énorme, est le Tyran ;
C'est notre directeur et notre vétéran;
Paterne et généreux, il incarne sans honte
L'horrible Agamemnon et l'affreux Polyphonte!

SIGOGNAC.

Qu'il soit le bienvenu.

HÉRODE, présentant Scapin.

Ce museau de renard
Futé, pointu, narquois, mobile et goguenard,
Est celui de Scapin, le valet des Valères.
Sous son masque de fourbe à ramer en galères,
Dieu, qui cèle la perle au fond des vils écrins,
Cacha le cœur d'un sage et d'un brave à tous crins.

SIGOGNAC.

Il est céans chez lui.

SCAPIN, présentant Léandre.

Ci-joint notre Léandre.
L'amour est pour cet homme un jardin sans méandre,
Et tout fleuve à ses pieds se transmue en Lignon.
On a vu des vertus se crêper le chignon
Pour ramasser les gants qu'il jette à la sortie!...

LÉANDRE.

Les fleurs de ton bouquet piquent comme l'ortie,
Scapin. Il exagère un peu. Les amoureux
N'auraient rien s'ils n'avaient le beau sexe pour eux.
Je ne suis pas toujours traité de Turc à More,
Mais, voilà tout!

PIERRE.

Où donc est votre Matamore?

ZERBINE.

Pas bien loin. Mais il est fendu comme un compas
Et conserve à l'arrière un recul de cent pas,
Ne pouvant s'aligner derrière les calèches
Qu'avec le vent, le cerf, les torrents ou les flèches!

ISABELLE, intervenant.

Zerbine, Matamore est un brave compain.
Quant à son étisie, elle est son gagne-pain,
Vous l'oubliez!...

HÉRODE.

Elle a raison... Jamais carcasse
Ne sut mieux, pour l'emploi du capitan Fracasse,
Sonner de la ferraille et cliqueter des os
Dans la rodomontade et l'escampativos,
Et, si nous le perdions, ce dont Dieu nous préserve,
Il faudrait remiser le rôle à la réserve :

Or il remplit partout les salles et toujours.

LE MATAMORE, il entre en tranche-montagne, redressant sa moustache, et terrible, à Sigognac.

Par l'Enfer et Pluton, roi des sombres séjours,
Monsieur, je vous salue!...
(On éclate de rire. Se tournant timidement vers Isabelle.)
Ai-je émis quelque bourde?

SIGOGNAC.

Non point! mais désarmez: votre rapière est lourde
Et semble vous peser aux flancs!

LE MATAMORE.

Je couche avec!
Elle m'adhère ainsi que le manche au rebec.

SIGOGNAC.

A votre aise.

PIERRE, à Sigognac.

Monsieur, ne sied-il pas que j'aille
Au village voisin quérir quelque volaille?
Notre garde-manger est vide.

SCAPIN.

Il n'est besoin,
Et nous pouvons ce soir vous libérer du soin.
Les poulets de carton dont on use au théâtre,
Même pour un ascète au jeûne opiniâtre,
Sont mal substantiels, et nous avons dehors
Dans le char, outre un vin assez bon de Cahors
En fiasques, un jambon et du veau de rivière
Que nous irons chercher à bras et sans civière,
Si notre hôte nous fait l'honneur, pour son écot,
De fournir le couvert et d'être du fricot.

TOUS.

Bravo, courons au char!

SIGOGNAC, à Pierre.

Le cheval à l'étable!

ZERBINE.

Et nous, pendant ce temps, nous dresserons la table!
(Tous les hommes sortent par le fond, sauf Pierre et Sigognac.)

PIERRE, à Sigognac.

Ce sont de bonnes gens, Monsieur, ces baladins.

SIGOGNAC, montrant ses portraits de famille.

Que vont dire de moi ces preux et paladins,
Mes aïeux, dont le cœur fut si haut sous l'aisselle?

ZERBINE, à Pierre.

Voulez-vous m'indiquer l'armoire à la vaisselle?
(Zerbine sort avec Pierre.)

SCÈNE V

SIGOGNAC, ISABELLE, SÉRAFINA, LÉONARDE.

SIGOGNAC, à Sérafina.

Vous cherchez quelque chose?

SÉRAFINA.

Un miroir, s'il vous plaît.

SIGOGNAC.

Je n'en ai qu'un; encore est-il fort incomplet:

Étoilé comme un ciel nocturne de septembre
Et sans cadre!... Je vais l'aller prendre en ma chambre,
Ou plutôt en la vôtre! Elle possède un lit
D'un style suranné que la mode abolit,
Très vieux, mais où l'on peut dormir sans mauvais rêve.
Une fâcheuse nuit est une peine brève.
Venez et je croirai que cet honneur m'échoit.
De recevoir Minerve et Vénus sous mon toit.

ISABELLE.

Montons donc, ma fatigue excède la mesure.
(Sigognac offre son poing à Isabelle, à gauche, et, à droite, à Sérafina, et il les fait monter, de la sorte, par l'escalier conduisant aux appartements supérieurs.)

LÉONARDE, prenant une prise.

Étrange gentilhomme, et bizarre masure!

SCÈNE VI

LÉONARDE, puis, successivement, ZERBINE, PIERRE, HÉRODE, LE PÉDANT, LÉANDRE, SCAPIN, LE MATAMORE et SIGOGNAC.

ZERBINE, portant des linges de table, suivie de Pierre qui porte des serviettes.

Voici de la faïence et du beau linge blancs.
(Elle commence avec l'aide de Pierre à disposer le couvert.)

HÉRODE, entre avec un pâté sur les bras.

Ce croustillant donjon enserre dans ses flancs
Toute une garnison de perdreaux et becfigues!

LE PÉDANT, avec deux bouteilles, entre.

Armons-le de remparts contre l'onde, et de digues

Contre la soif infâme!

LÉANDRE, avec des confiseries.

Ils seront déconfits
Par ces boulets de sucre et de miel!

SCAPIN, avec des pains, entre en écartant Léandre.

O mon fils,
Fais place au pain que Dieu donne à l'homme par tranches,
Par miettes à l'oiseau!...

LE MATAMORE, avec des chandeliers de théâtre, entre.

Les flambeaux à sept branches.
Pour les hymens, et les trépas par coups d'estoc!...
(A Pierre, d'une voix terrible.)
Vous les croyez en or, eh bien, ils sont en toc!
(On rit.)

HÉRODE.

A table! mais où sont nos dames et notre hôte?

LÉONARDE.

Isabelle était lasse, et dans la chambre haute
Ils sont montés tous trois. C'est l'heure des pavots.
J'ai moi-même à remplir certains devoirs dévots
Et je me défends mal du démon qui furète
Si je n'ai bu d'abord quelque vin de burette.

SCAPIN.

Nous connaissons les goûts pieux que vous avez!
(Il lui verse à boire.)
Voici pour deux paters.

LÉONARDE, tendant son verre.

Ils valent sept avés!

SIGOGNAC, entre, à Léonarde.

Madame, l'on me chasse, et c'est vous qu'on réclame.
(Léonarde prend la bouteille, la cache sous son manteau et sort.)

SCÈNE VII

SIGOGNAC, ZERBINE, HÉRODE, LE PÉDANT, LÉANDRE, SCAPIN, LE MATAMORE, PIERRE.

(Ils se mettent à table.)

HÉRODE, à Sigognac.

Votre hospitalité nous touche jusqu'à l'âme,
Monsieur. — Comédiens bannis par les canons
De l'Église, chrétiens baptisés de faux noms,
Méprisés, déclassés, jugés bons pour la corde,
Nous errons sur la terre à la miséricorde
De Celui qui mourut pour tous et pour chacun,
Mais non pour nous. Pourtant, ce Dieu, s'il n'en est qu'un,
Ne sépare pas plus l'acteur de son poète,
Qu'un jardinier ne fait l'essieu de sa brouette,
Et, si l'on doit le marbre à Monsieur de Rotrou,
Pourquoi ses Venceslas sont-ils jetés au trou?
Quoi! Mairet, Cyrano, Garnier et Théophile
Entrent droit dans le ciel, et moi je m'y faufile,
Et je suis chez les boucs placé par Jésus-Christ
Pour avoir déclamé le vers qu'ils ont écrit,
Tandis qu'ils vont parmi les brebis immortelles!
L'Évangile est obscur si les choses sont telles,
Et celui qui nous paît n'est pas le bon berger!
Mais il l'est, puisque vous daignez nous héberger,
Et je voulais prouver d'une façon plus courte
Que l'honneur vous revient d'attaquer cette tourte

Selon les vieux égards dus aux amphitryons.
(Il présente le couteau à Sigognac, qui le plante gaîment dans le pâté.)

HÉRODE, levant son verre.

Au bon Samaritain des pauvres histrions!

LE PÉDANT, même jeu.

A sa fortune!

SCAPIN, même jeu.

A ses aïeux!

LÉANDRE, même jeu.

A sa maîtresse!

LE MATAMORE, même jeu.

A sa lame!

ZERBINE, même jeu.

Aux longs jours que la Parque lui tresse!

SIGOGNAC, se levant.

Au roi!

TOUS.

Vive le roi!

SIGOGNAC, tourné vers Zerbine.

Femmes à vos attraits!
L'archer divin dans son carquois a moins de traits
Que n'ont vos yeux, et moins dextrement il en jongle!

LÉANDRE.

Pour cette santé-là, je fais rubis sur l'ongle.

HÉRODE.

Ne choquerons-nous pas en l'honneur de Paris?

TOUS.

A Paris !

PIERRE, montrant les bouteilles vides.

Par malheur les flacons sont taris
Jusqu'au dernier !

LE PÉDANT.

Pas tous ! Qui me suit à la cave ?

LE MATAMORE.

Homme convexe, moi !

LE PÉDANT.

Viens donc, homme concave !
(Le Matamore et le Pédant sortent.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins LE PÉDANT et LE MATAMORE.

SIGOGNAC.

Vous allez à Paris ?

ZERBINE, un peu grise.

Sans doute. Tout y va,
Et c'est le Chanaan promis par Jéhovah.
Paris est au chrétien ce qu'au Turc est la Mecque,
Le temple, le divan et la bibliothèque.
Mais il y joint encor d'être le rendez-vous
Des pitres, des voleurs, des filles et des fous !...
La cour aime les fous et la ville les pitres,
Et c'est vivre un roman à cent mille chapitres

Que d'arracher les pleurs ou le rire à tant d'yeux
Devant lesquels le pitre et le fou sont des dieux.
Mais qu'ai-je à bavarder ainsi comme une pie?
Je crois qu'en m'épargnant vous ferez œuvre pie,
Car la tête me tourne... ouf!...
(Elle s'endort sur une chaise.)

SIGOGNAC, la retenant.

Mais elle va choir?

LÉANDRE.

N'ayez crainte, monsieur, l'oiseau dort au perchoir,
Et Zerbine, pareille aux goules apocryphes,
Sur la pente d'un toit se tiendrait par les griffes.

SCÈNE IX

Les mêmes, puis LE PÉDANT et LE MATAMORE.

LE PÉDANT, des bouteilles sous le bras.

Quel froid! C'est à donner l'absoute à des bandits!
J'ai la moelle figée et les membres candis!...
Matamore s'allonge, et file, et se dépouille
Comme une stalactite au bec d'une gargouille!...
Il va neiger...
(Il pose les bouteilles sur la table.)

SCAPIN.

Buvons. Nous touchons au degré
Où le vin gèle en paille et tourne au vinaigré.
(Entre le Matamore grelottant.)

LE MATAMORE, claquant des dents.

Par Mahom! cette fois, nous atteignons le pôle

Antarctique !

SIGOGNAC, à Pierre.

Mets-lui ma cape sur l'épaule
Et devant un grand feu qu'il dorme en mon fauteuil.
(Pierre pousse le fauteuil au Matamore qui le refuse.)

LE MATAMORE.

M'asseoir, moi ? Je ne dors que debout, et d'un œil,
Ainsi que les lions !...
(Il s'adosse à la cheminée et s'endort debout.)

LÉANDRE, la langue pâteuse.

Ah ! notre art, un martyre !
(Il s'endort peu à peu.)

HÉRODE.

Ton verre, Blazius.

LE PÉDANT, bouchant son verre.

Nenni, je m'en retire !
Le froid coupe la soif et m'a clos le larynx.
Devant ce feu qui chante ainsi qu'une syrinx
Il est doux de griller son lard jusqu'à la couenne
(Il se roule devant l'âtre que Pierre attise, et s'endort.)
Bonsoir !

HÉRODE, montrant Léandre endormi.

Léandre aussi vient de passer la douane !
Il doit être fort tard, s'il n'est déjà demain.

SCAPIN.

Le directeur s'éclipse !
(Hérode roule sous la table de Sigognac.)
Allons, un coup de main,

Monsieur, pour mettre au moins à cul cette bouteille !
(Il verse à boire à Sigognac.)
Vous m'en ferez raison sur le jeune Corneille,
Espoir de Melpomène et gloire de Rouen !
(Ils boivent.)

SIGOGNAC, versant à son tour.

Vous sur Ronsard, rival du cygne mantouan !
(Ils boivent.)

SCAPIN, versant à son tour.

Un autre pour Scarron et pour son Iliade
Travestie, un chef-d'œuvre !
(Ils boivent.)

SIGOGNAC, versant.

Et trois pour la Pléiade !
Pour Baïf, Joachim et pour Remi Belleau !
(Ils boivent trois fois.)

SCAPIN, ivre-mort.

Certes ! leur diamant, monsieur, fut de belle eau.
Mais quel chantre à vos pieds ne chavire et s'étale !
(Il roule sous la table.)

PIERRE, à son maître, en le saluant avec une bouteille vide.

Et la province au jeu mate la capitale !
Les voilà tous partis chez monseigneur Bacchus
Et vous sortez vainqueur déjà de ce blocus.
Compliments et bonsoir !

SIGOGNAC.

Va te reposer, Pierre.

PIERRE.

Et vous ?

SIGOGNAC.

J'ai le fauteuil et je dors sur la pierre !
(Pierre sort.)

SCÈNE X

LES MÊMES, endormis, moins PIERRE, puis ISABELLE.

SIGOGNAC.

L'aventure est du fait de quelque nécroman
Et c'est un Scudéri qui conçut ce roman

Picaresque...
(Il va s'asseoir dans le foyer.)
Ma tour, que l'ouragan canarde,
Abrite trois beautés, quatre si Léonarde
En fut une!... Je bois et mange à pleins paniers
Et je loge chez moi des excommuniés!...
(S'adressant aux cigognes du cartel à la cheminée.)
De votre champ d'azur et devant ces ivrognes
Vous envolez-vous pas, Mesdames les cigognes?
(On entend un bruit de pas rapides. Il s'arrête.)

ISABELLE, paraît au haut de la rampe.

Ah! monsieur!
(Elle descend vivement.)

SIGOGNAC.

Qu'y a-t-il?

ISABELLE.

Je dormais quand soudain
Deux yeux phosphorescents, du côté du jardin,
Se sont ouverts, dardant comme feux de lampyres!
Puis un souffle!... Monsieur... croyez-vous aux vampires?
Vous riez?

SIGOGNAC.

Le vampire a pour nom Belzébuth!
Calmez-vous, c'est un chat. Il n'avait point pour but
De boire votre sang de pourpre incarnadine!
Mais il dort avec moi, de même qu'il y dîne!
Car il m'aime. C'est un de ces vieux angoras
Dédaigneux des greniers, tirant la langue aux rats,
Qui se hissent au rang de personnes humaines
Par un tas de vertus proches des phénomènes,
Et j'avais oublié de vous le présenter.
(Il lui prend la main.)

Mais cordieu ! je prends mal mon temps pour plaisanter,
Et vous avez la main plus froide que le plâtre!
Venez vous ranimer à la flamme de l'âtre.
(Il la conduit à l'âtre, l'y fait asseoir, et jette sur le feu une fascine qui s'embrase.)

ISABELLE, éclairée par le feu.

Je me produis l'effet, tant c'est fol et charmant,
D'être dans son château la Belle au bois dormant,
(Montrant les comédiens endormis.)
Et mes chers compagnons figurent pour leur compte
Les gardes endormis dont parle ce vieux conte!

SIGOGNAC, avant de se relever.

Ah! que ne pouvez-vous y reposer cent ans!

ISABELLE.

Mais vous-même, vous en sortez de temps en temps,
Et vous n'y vivez pas comme ermite en cellule?
A travers ces forêts où le gibier pullule,
Vous escortez, dans ses chasses, au bord du Tarn,
Yolande de Foix, cette fleur de Béarn?
Vous êtes Actéon de cette chasseresse?

SIGOGNAC, il se relève.

Non, madame.

ISABELLE.

Comment, à votre âge? Serait-ce
Qu'une autre?... Mais, pardon.

SIGOGNAC.

Je n'ai jamais aimé
Que celle auprès de qui mon père est inhumé!
Quant aux autres!... Je suis pauvre. Or c'est chose grave
Qu'un affront d'où qu'il vienne, alors que l'on est brave,

Et j'aime mieux mourir, solitaire en ma tour,
Que d'engager ma foi sans paiement de retour!
J'attends.

ISABELLE.

Qui?

SIGOGNAC, fièrement.

Celle-là que son bonheur destine
A propager un nom conquis en Palestine!

ISABELLE.

Vous êtes fier!

SIGOGNAC.

Faut-il ne pas l'être pour vous?

ISABELLE.

Non. Mais vous végétez dans ce nid de hiboux!
N'avez-vous d'autre ami qu'un chat, ni de famille?

SIGOGNAC, gaîment.

J'ai mon chien! Des amis, la Gascogne en fourmille!
Des parents? Tous sont morts, et dorment au charnier
Seigneurial, en Dieu, qui me fit le dernier
D'une race fidèle au roi, mais plus antique!

ISABELLE.

C'est étrange, mon sort au vôtre est identique.
Je tiens le jour d'un homme en qui le plus grand nom
S'allie aux plus grands biens.

SIGOGNAC.

Et qui vous connaît?

ISABELLE.

Non.

Monsieur, non !
(Elle se lève.)
La fierté n'est pas votre apanage !
Or, il a délaissé ma mère ! — En mon jeune âge
Il m'aimait. J'ai gardé le souvenir confus
D'un homme débonnaire, ignorant le refus,
Qui souriait penché sur ma barcelonnette !...
La terre est douce à la comédienne honnête
Qui n'aima qu'une fois !... Cornélia, le jour
Où son ami partit forfaisant à l'amour,
Tomba comme la fleur du sol déracinée
Et le Seigneur a pris cette âme assassinée !...
(Elle se rassied.)
Alors, les bonnes gens que voici, par pitié
Sans doute, et pour payer leur dette à l'amitié
Que ma mère eut pour eux, m'ont recueillie. Hérode
M'apprit son art, un art qui brûle et qui corrode !
Il n'en savait pas d'autre. Et je roule avec eux !...
Nous dînons quelquefois, ayant pour maître-queux
Le Hasard que ma mère appelait : Providence,
(Avec une révérence gracieuse.)
Et dont tout, cette nuit, confesse l'évidence !

SIGOGNAC.

Vous n'avez point cherché votre père ?

ISABELLE, fièrement.

Jamais !
J'aime qui m'aime, et, quand il m'aimait, je l'aimais !
Hérode le connaît, dit-on, mais peu m'importe,
Et la fille, pour lui, comme la mère, est morte.
(A Sigognac distrait et les yeux fixes.)
Vous ne m'entendez plus, et dans vos yeux hagards
Le brouillard d'un soupçon obscurcit vos regards ?

SIGOGNAC.

Je vous en fais l'aveu malgré ce qu'il m'en coûte.

ISABELLE, très simplement.

Mais, questionnez-moi, monsieur, je vous écoute!

SIGOGNAC.

Quand vous dilapidez à cet art qui vous plaît
Cent trésors, dont un seul est le bonheur complet,
Qui ne vous aimerait alors qu'il vous contemple!
Si l'amour est un dieu, le théâtre est son temple,
Et moi, qui tiens si mal mes yeux dissimulés,
Je pense aux papillons que vos yeux ont brûlés!

ISABELLE.

Vous les plaignez?

SIGOGNAC.

Autant qu'on plaint ce qu'on envie.
Vous arrivez bien tard ou bien tôt dans ma vie :
J'ai peur de vous, autant que j'en ai le désir.

ISABELLE.

Votre doute est trop clair, et je crois le saisir.
Oui, toujours sous l'actrice, il faut trouver la femme,
Et c'est par notre emploi même qu'on nous diffame!
C'est ainsi qu'au dormoir nous rêve l'écolier!

SIGOGNAC, significatif.

Madame, vous avez au col un beau collier.

ISABELLE.

J'entends. Adieu, monsieur.

SIGOGNAC.

Restez, je vous en prie...
Je crains l'inexpliqué comme une tromperie.
Ayez pitié de mon orgueil : il est brutal !
Dur comme mon amour, mais du même métal !
De ce désert landais sauvage gentillâtre,
Je ne sais rien des cours, moins encor du théâtre ;
Quand il faudrait des mots propres à vous toucher,
Je n'en conçois de bons qu'à vous effaroucher.
A vivre avec les loups, on devient loup soi-même,
Mais ces preux que voilà savent que je vous aime.
Dites-leur d'où vous vient ce collier.

ISABELLE.

Est-ce aimer
Que de douter d'abord, et d'abord blasphémer?
Votre désir pourtant est de ceux qu'on exauce.
Il me vient de ma mère, et la pierre en est fausse.
Adieu. J'en ai trop dit moi-même, beaucoup trop !...

SIGOGNAC.

Restez! La jalousie est prompte et va le trot
Chez les Gascons, madame, et, quel que soit mon crime,
Le châtiment le passe où votre voix l'exprime
Par ces cruels adieux qui sonnent comme un glas !
Chez nous, la femme basque use du coutelas.
Vengez-vous, mais restez !

ISABELLE.

Je fais mieux, je pardonne
Si sur Dieu, votre mère et la sainte Madone
Vous jurez de vous rendre aux lieux où je dirai.

SIGOGNAC.

Quels lieux ?

ISABELLE.

Jurez d'abord. Il le faut.

SIGOGNAC.

C'est juré.

ISABELLE.

A Paris.

SIGOGNAC.

A Paris?

ISABELLE.

On y va comme à Rome,
Par tous chemins, dit-on, artiste ou gentilhomme,
Et dans tout équipage ; il suffit que le char
Cahotant qui le mène, y voiture un César !

SIGOGNAC.

Mais...

ISABELLE.

Qui retient celui que nul amour n'arrête?
Hérode vous rendra sur notre humble charrette
Votre hospitalité de bon Samaritain.
La craignez-vous?

SIGOGNAC.

Hélas!

ISABELLE.

Est-on si puritain ?
(Elle regarde au dehors.)
Des lilas du matin le ciel se couperose.
Ce n'est pas trop le temps d'aller voir si la rose

Qui pour votre Ronsard s'est déclose au soleil
Ouvre sous les frimas son calice vermeil.
Mais offrez-moi le bras à l'antique manière
Et visitons, monsieur le loup, votre tanière.
(Ils sortent.)

SCÈNE XI

ZERBINE, HÉRODE, LE PÉDANT, LÉANDRE,
LE MATAMORE, endormis, DE BRUYÈRES.

ZERBINE, endormie. Elle débite et rêve un de ses rôles de soubrette.

Eh ! quoi, monsieur Géronte, à soixante ans passés
Il vous en faut encore ?... Espacez... Espacez !...

DE BRUYÈRES, en chasseur, sur le seuil.

Personne ! ohé ! Je viens au compte de Yolande !

SCAPIN, endormi et rêvant tout haut.

Ainsi qu'un rat dans un fromage de Hollande !

DE BRUYÈRES, étonné, cherchant qui parle.

C'est toi ? Pierre ! Mais non ! Qui parle ?

HÉRODE, rêvant.

Agamemnon !

DE BRUYÈRES, se tournant d'un autre côté.

Le mur répond !... Prodige imité de Memnon !...

LÉANDRE, endormi, rêve.

Je languis dans vos fers, Amaryllis cruelle !...

LE PÉDANT, même jeu.

A boire !...

LE MATAMORE, même jeu, avec de grands gestes.

Allons, Jupin, empoigne ta truelle !...
Remaçonne le ciel par mes coups lézardé !...

ZERBINE, même jeu, à franche gueule.

Votre feu de Géronte est un feu hasardé,
Un déplorable feu, sans flamme, imperceptible,
Un vieux feu qui s'éteint, faute de combustible !...

DE BRUYÈRES, riant.

L'affriolante fille avec sa bouche en fleur !
Je n'y tiens pas !...
(Il se baisse sur elle et l'embrasse.)

ZERBINE.

Ouais !... Voyez l'écornifleur !...
(Elle le gifle à toute volée, s'éveille, et stupéfaite éclate de rire.)
Ma foi, monsieur, tant pis ! Je rêve que je joue !

DE BRUYÈRES, galamment.

Mais, pour le même prix, je tendrais l'autre joue !
— Voulez-vous?

ZERBINE, elle recule.

Non ! J'y perds !...

DE BRUYÈRES.

Méchante !... Pactisons.
(Se cachant les yeux avec le bras.)
Mais tempérez d'abord l'ardeur de ces tisons
Qui de vos yeux d'enfer darde et me carabine !
(Il lui prend le coude.)
Comment vous nomme-t-on, ma belle maugrabine?

ZERBINE, baissant les yeux, agaçante.

Zerbine.

DE BRUYÈRES.

Et c'est charmant! Moi, je suis le marquis
De Bruyères... pour vous adorer!

ZERBINE, moqueuse.

C'est exquis!

DE BRUYÈRES, à voix basse.

Le château que j'habite est distant d'une lieue
De la ville prochaine, et touche à sa banlieue.
Vous n'y pouvez aller sans voir son pont-levis
Sur la route.

ZERBINE.

Souvent en effet je le vis!

DE BRUYÈRES.

J'y donne des régals à toute la province.
Venez-y.

ZERBINE.

Comme quoi faudrait-il que j'y vinsse?

DE BRUYÈRES, lui prenant la taille.

Comme déesse!

ZERBINE.

Soit! mais je m'en ébahis!
Le bruit sans doute est faux qui courait le pays,
Marquis, que vous étiez en pouvoir de marquise,
Fort marié, dit-on?

DE BRUYÈRES.

Formalité requise,
Dans ma caste! — Je suis surtout le protecteur
Des soubrettes.

ZERBINE, démasquant Hérode qui se réveille.

Alors, parlez au directeur!
(Hérode s'avance, et peu à peu tous les comédiens se réveillent.)

DE BRUYÈRES, à Hérode.

Je ne m'en dédis point, monsieur; votre venue
Avec tous vos acteurs est chose convenue.
Je dis : tous! — Votre prix est le mien. Vous aurez
Chez moi gîte et couvert, et serez honorés
D'un parterre à qui plaire est deux fois méritoire.
Yolande de Foix sera dans l'auditoire!
A demain donc!
(Il donne sa bourse à Hérode. — A Zerbine.)
Je pars, madame, et vous attends,
Le cœur et la maison ouverts à deux battants.
(Il lui baise la main.)

HÉRODE, à De Bruyères.

Quelle pièce le mieux à vos goûts s'accommode?

DE BRUYÈRES, du seuil.

Le « Capitan Fracasse ». Il est fort à la mode.
(Exit De Bruyères.)

HÉRODE, aux comédiens.

Vous l'avez entendu. La Fortune, messieurs,
Attache encore un coup sa roue à nos essieux...
Attelons et partons...
(Léonarde et Sérafina descendent de la rampe.)

SCAPIN.

Voici nos écuyères.

ZERBINE, allant à elles.

Mesdames, nous allons au château de Bruyères.

HÉRODE.

En route!

SIGOGNAC.

Vous partez?

HÉRODE.

Au revoir et merci.

SIGOGNAC.

L'ombre retombe donc sur mon âtre obscurci!
Vous partez!... Oh! déjà, madame!

SCAPIN, à Hérode.

Mais il l'aime!

(A Sigognac.)

Seigneur, ne pourriez-vous nous sortir d'un dilemme?
Le poète que nous avions nous a quittés
Sans crier gare — on voit de ces iniquités —
Pour cause d'héritage. Or dans notre commerce
Ce collaborateur est utile. Il s'exerce
Sur la route à souder les vers que nous tronquons;
Mais ces bons chevilleurs, habiles et féconds,
Qui savent raboter les nœuds de l'hexamètre
Sont rares et dûment payés. Sans être un maître,
Ronsardisez-vous pas dans votre isolement,
Quand il vente ou qu'il pleut?

SIGOGNAC.

Je rime seulement
En gascon!

HÉRODE.

Acceptez cet emploi dans ma troupe,
Et Pégase à Paris vous porte sur sa croupe!

PIERRE.

Allez, mon maître, allez! Le gros homme a raison.
Votre vieux serviteur gardera la maison,
Tandis que vous prendrez Paris comme Henri quatre,
Sachant, autant que lui, boire, aimer et vous battre.
Embrassez-moi. Partez et suivez votre but.
C'est la vie!

SIGOGNAC.

Adieu donc!... Mais toi?

PIERRE.

J'ai Belzébuth.

RIDEAU.

DEUXIÈME TABLEAU

La toile de fond s'enlève, et laisse voir une lande entourée de sapins. — Entrée de la sapinière à gauche, route au fond. — Effet de neige.

SCÈNE PREMIÈRE

AGOSTIN, puis CHIQUITA.

AGOSTIN, seul.

Ah! que de voyageurs les routes sont avares
Qui rejoignent la France et l'Espagne aux Navarres,
Et que les commerçants deviennent casaniers!
Nul ne passe, sinon quelques vagues âniers,
D'absurdes pénitents, des gueux ou de vieux carmes
Mendiants et déchaux!... Les autres ont des armes!
J'ai peur de me gâter la main, tel est mon cas!

(Il tire son poignard de sa ceinture, et il va écouter au fond du côté de la route.)

N'entendrai-je donc point le sifflet de choucas
Par lequel Chiquita m'annonce sa rentrée?

(Il revient.)

J'ai faim! La huche est vide et l'outre est éventrée.

(La neige commence à tomber.)

Il reneige!... Que n'ai-je au bout de ce poignard
Un joli ventre, au lieu de ce tronc campagnard?
Des neveux en hériteraient! On en renifle.

(Il s'exerce à lancer sa navaja sur un arbre. — On entend un long sifflet de choucas au loin.)

Ah! c'est l'enfant!

(Il répond au sifflet, Chiquita paraît.)

CHIQUITA.

Voilà quatre fois que je siffle,
Tu n'entendais donc point?

AGOSTIN.

Non, je dialoguais.

CHIQUITA, jalouse.

Avec qui?

AGOSTIN.

Mais tout seul.

CHIQUITA.

Agostin, aux aguets.
Ils viennent.

AGOSTIN.

Qui?

CHIQUITA.

Des rois et des reines très riches,
Habillés d'or... Ils ont, en de grandes bourriches,
Des tas de choses, comme en vendent les maudits
A la barbe de bouc, ces juifs, dans les taudis
Desquels nous nous glissons lorsque tu te délabres,
Habits, galons, tapis, miroirs et candélabres,
Des casques empennés de gendarmes défunts
Et d'étranges pâtés qui n'ont pas de parfums!...

AGOSTIN.

Combien sont-ils?

CHIQUITA.

Deux gros, deux maigres, un squelette
Terrible!... Le sixième est une femmelette.

AGOSTIN.

Des dames?

CHIQUITA.

Quatre. L'une est comme une vapeur,
L'autre un oiseau; la vieille est sorcière et fait peur.
Quant à la quatrième....
(Avec un élan passionné.)
Agostino, je t'aime!

AGOSTIN, riant.

Corbacche! Elle est jolie alors, la quatrième?

CHIQUITA, sombre, à voix éteinte.

Elle porte un collier de je ne sais quels grains,
Brillants comme les fleurs des champs après les grains!
Mon âme à leur éclat n'est pas habituée.
Tu me le donneras quand tu l'auras tuée.

AGOSTIN.

Je te dois bien cela, Mitidika! C'est dit.
Mais il faut la tuer d'abord. Fais-moi crédit
Pour une heure, et dressons l'embuscade de paille.
(Ils suspendent des mannequins aux sapins.)
Mannequins que le vent seulement entripaille,
Brigands inoffensifs pour messieurs les oiseaux,
Vous fûtes dans vos temps d'illustres damoiseaux
Du palais de la Belle-Étoile, et la Grande Ourse
Devenait folle rien qu'à vous suivre à la course,

Quand vous filiez un coche au grand galop la nuit!
Ils sont morts tous les six et c'est ce qui leur nuit;
Mais leur gloire survit à leur forme étoupée!
Contemple celui-ci qui n'est plus que poupée,
Son magnifique nom fut : Isquibaïval.
C'était un peu ton père. Il n'eut point de rival
Dans l'art de trucider proprement et d'occire!
Le bleu de ce béret lui va comme de cire.
Il te ressemble encor quand on cligne des yeux!

CHIQUITA, fait un signe de croix.

O Notre-Dame, ayez son âme dans les cieux!

AGOSTIN.

Cet autre, mon ami de cœur, fut Mataserpes,
Gentilhomme! De gueule échiqueté de serpes
Jointes. Blason parlant! D'une faucille au vol,
Il divisait en deux un lièvre, à ras du sol,
Et si la lame était droite, de trois fois l'une
Il en plantait le dard dans le rond de la lune!
Quel maître! Je lui dois le quart de mes talents.
Il est là-haut, si l'on y prend des Catalans!
Mais en prend-on?

(Il dresse un autre mannequin et le pend à un arbre.

Réponds, ô grand Lavidalotte,
Devant l'ombre de qui je tire ma calotte.
Un savant! Il parlait avec les voyageurs,
En leur langue, ma chère! Et dans les cas majeurs
Il traduisait à Dieu leurs suprêmes prières!
Ah! qu'il vous engraissa, cyprès des cyprières,
Ifs qu'autour des tombeaux alignent les cordeaux,
Buis bénits!

(Il accroche le quatrième.)

Tu le sais, Florizel de Bordeaux,
Jeune homme d'avenir, espoir de la chiourme,
Qui dans la mer du roi jettes encor ta gourme

Et qui nous reviendras digne de tes anciens!
Car les prédictions des cartomanciens
Sont limpides. Son sort, fixé par leur sentence,
Est d'achever le sept parfait d'une potence.
(Il prend les deux derniers mannequins.)

Mitidika, j'en passe — et suspens — des meilleurs,
Car beaucoup sont allés se faire pendre ailleurs!
Plus dédaigneux de gloire et non moins magnanimes,
Ceux-ci par testament gardent leurs anonymes.

CHIQUITA.

Écoute!
(Elle va au fond regarder et revient.)
C'est celui dont j'ai si peur!...

AGOSTIN.

Déjà!
Je vais donc dérouiller ma vieille navaja!
(Ils se cachent. Paraît le Matamore.)

SCÈNE II

La scène reste vide un instant. La neige tombe à flocons épais et s'accroît. On voit arriver par la route LE MATAMORE seul. Il marche à pas démesurés, et écarte la neige avec de grands gestes des bras.

LE MATAMORE, il déclame en marchant, sans voir les mannequins.

Vents hyperboréens, bourrasques et rafales
Qui des étangs glacés que Pluton débonda
Opposez une trombe aux marches triomphales
D'un Escobombardon de Papirotonda,
Que vos témérités sont peu philosophales!...
(Il se retourne.)
Crois-moi, neige, trêve aux flocons!
Réintègre dans leurs cocons

Toutes ces visqueuses chenilles,
Épais et flasques grappillons
Qui s'estiment des papillons
Et qui n'en sont que les guenilles!...

(Il s'assied au pied d'un arbre. Puis d'un ton très simple, naturel, et avec l'accent mélancolique d'un homme qui souffre, il soupire.)

La Bretonne qui file en espérant son fils
Sur le lin de la mer voit tomber l'avalanche!
Bonne vieille, dans l'ombre où luit ton crucifix,
Que mon dernier baiser gonfle ta coque blanche!...
Ah! malheur aux enfants qui font ce que je fis!...

(Il se redresse à demi sur un genou, et reprend le ton rodomont de son emploi. La neige tombe de plus en plus fort.)

Çà, pour quels édredons plume-t-on tant de cygnes
Chez Jupiter? Son aigle a-t-elle fait des œufs?
Carde-t-on de Vénus les couettes insignes?
Phœbus prit-il un rhume en ce zénith vaseux,
Et faut-il qu'il transpire entre les douze signes?

(La neige le couvre à moitié. Il interpelle un être imaginaire.)

Plumassier, paix aux oiseaux blancs!
Cette ardeur d'épiler leurs flancs
Immaculés, d'où te sort-elle?
Prétends-tu qu'il n'en reste pas
De ces prophètes de trépas
Pour chanter ma mort immortelle?

(Il retombe comme épuisé par l'effort et reprend l'accent naturel et simple.)

Heureux mes compagnons! Ils verront la Cité,
Que le Louvre retient comme l'ancre un navire!...
La gloire dans notre art, c'est d'être là cité,
D'y créer, à défaut du Cid, un vau-de-vire,
Et d'y manger son pain sans bénédicité.

(Recrudescence de neige Il est à présent appuyé sur les mains, presque enseveli déjà sous la neige; il enfle la voix.)

Mourir, moi!... la Camarde en a perdu l'envie!
Si vif j'épouvantais, que sera-ce donc feu?..
J'apparais, et le Styx sous la barque dévie!...

Je me nomme, et l'Enfer lui-même crie : au feu!...
Ah! ne m'éveillez pas du sommeil de la vie !...
Corbeaux! comme vous croassez!
Vous ne croassez pas assez,
Croassez comme pour Hercule!
On n'en a pas par tombereaux
Des côtelettes de héros
A dévorer au crépuscule.

(Sa voix faiblit. La neige le submerge presque totalement. Il parle, comme de loin, en ventriloque.)

Celle que j'aime en aime un autre!... Vieux roman,
Très bête! Il est fini... ne brûlez point de cierge,
Ne priez pas pour moi!... Je pars sans talisman,
Vêtu du linceul blanc qui sied à l'homme vierge!...
De Profundis!... Paris!... Isabelle!... Maman!

(La neige le recouvre; un silence.)

SCÈNE III

LE MATAMORE, sous la neige; AGOSTIN, CHIQUITA, HÉRODE, SCAPIN, LE PÉDANT, d'abord, puis SIGOGNAC avec ISABELLE, puis LÉANDRE avec ZERBINE, SÉRAFINA, LÉONARDE.

HÉRODE, regardant sous la neige, à Scapin.

C'est son empreinte dans la neige ou je m'abuse!

AGOSTIN, se dressant devant eux.

Si vous ne voulez pas que l'on vous arquebuse,
Votre bourse.

LE PÉDANT, riant.

Un voleur! pas de chance!

HÉRODE, retroussant ses manches.

Charmés !

AGOSTIN.

Nous sommes six, plus moi, total sept, tous armés.
Veuillez jeter les yeux sur cet aimable groupe.
(Il montre les mannequins.)

SCAPIN.

C'est bon, présente-nous, camarade, à ta troupe.

AGOSTIN, montrant son poignard.

Avec ceci, je tue un cabril à cent pas.

SCAPIN.

Vise...

AGOSTIN.

Je dis cent pas mesurés au compas.

HÉRODE.

Mesure et réussis ! Si tu manques, brave homme,
Il ne me faut qu'un coup pour un bœuf; je t'assomme.
(Il montre son ventre.)
La cible est ronde, et moins mobile qu'un cabril.

AGOSTIN.

Monsieur, je darde au noir, c'est-à-dire au nombril.
(Il lance la navaja. Sigognac, qui vient d'entrer, pare le coup avec l'épée.)

SIGOGNAC.

Pardon, c'est mon emploi dans la troupe.

AGOSTIN.

C'est lâche !

Il l'avait au mitan.

LE PÉDANT.

On rend l'argent. Relâche!

AGOSTIN, aux mannequins.

A moi, vous autres. Feu!

(Les comédiennes paraissent, conduites par Léandre. A leur vue, Agostin se jette devant les mannequins et feint d'arrêter le feu.)

Des dames!... Paix! assez!...
Depuis quand tire-t-on sur les femmes?

(Avec un grand geste, aux comédiennes.)

Passez!

LÉANDRE, les entraînant.

Venez! la poudre parle, il sied que l'on s'en aille.

SIGOGNAC.

Tant de galanterie en pareille canaille?...
Voyons donc!...

(Il marche sur les faux brigands, l'épée à la main, pique l'un d'eux et éclate de rire.)

Señoras! ce sont vos éventails
Qu'il nous faut pour souffler sur ces épouvantails!

(Il jette un mannequin aux pieds d'Isabelle.)

Admirez ces guerriers pour enfants au sevrage!

(Tous rient.)

AGOSTIN.

Messieurs, ayez pitié d'un bandit sans ouvrage!
Les bourgeois sont couards et les temps sont hideux!
L'Espagne ne va plus depuis Philippe deux,
Et je suis Espagnol. J'ai même charge d'âme.

HÉRODE, riant.

J'en ai ri pour ma vie entière...

LE PÉDANT.

Je me pâme!

SCAPIN.

Pour ta bouffonnerie et tes brigands d'osier
Prends ma gourde, mon brave, et bois à plein gosier!

LÉANDRE, avec un geste d'admiration.

C'est du théâtre!

ISABELLE, criant.

Aïe! Aïe! on m'étrangle!

CHIQUITA, tirant sur le collier d'Isabelle.

A mon aide,
Agostin, je le tiens! Le collier! viens! il cède!

ZERBINE, dégageant Isabelle.

Qu'est-ce donc, Zingara? Veux-tu finir.

CHIQUITA, farouche.

Je veux
Le collier!

ISABELLE.

Elle m'a déchiré les cheveux,
Et labouré le cou! Qu'est-ce donc qui te tente
Dans ce pauvre collier?

AGOSTIN, du haut du talus.

C'est une débutante!
Réponds sans peur.

CHIQUITA.

Les grains qui brillent sur la peau!
Les grains! les grains!

ZERBINE.

Quels yeux!

HÉRODE.

Mais c'est un oripeau
De théâtre. Pour deux deniers on a la paire.

CHIQUITA, tirant son poignard.

A moi!

SCAPIN.

Veux-tu rentrer ton aiguillon, vipère!

CHIQUITA.

Mon collier!

ISABELLE lui donne le collier.

Laissez-la. Prends-le, je t'en fais don.

ZERBINE.

Regardez, la voilà plus pourpre qu'un dindon
Qu'on complimente ou bien qu'un docteur en Sorbonne!...

CHIQUITA, à Isabelle, du haut du talus.

Je ne vous tûrai pas, vous, car vous êtes bonne!
(Elle se sauve.)

AGOSTIN, aux comédiens.

Mesdames et messieurs... au revoir... A Paris!
(A Chiquita.)
Attends-moi, Chiquita, tu cours comme souris!
(Il disparaît.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins AGOSTINO et CHIQUITA.

HÉRODE.

Et Matamore? Où diable est-il? Il me tracasse
De le trouver. Sans lui, d'ailleurs, plus de Fracasse,
Partant plus de souper au moins jusqu'à Poitiers.
Partageons-nous pour sa recherche en deux moitiés.

LÉONARDE, sinistre.

Ah! que lugubrement dans la vallée ulule
Ce chien, et de corbeaux comme ce bois pullule!

SÉRAFINA.

Taisez-vous, Léonarde, on tremble à vous ouïr.

LÉANDRE.

Si vous continuez, je vais m'évanouir.

SCAPIN.

A l'unisson, un cri d'appel, tous!...

TOUS, ensemble.

Matamore!

LE PÉDANT, apercevant l'épée du Matamore.

Voyez donc, sous ce tas de neige, une claymore
Gaëlique surgit!... Le sol de ce glacier
Fleurit des fleurs de bronze et des plantes d'acier!

ZERBINE.

Qu'avais-je dit? Ce fer est celui de sa queue
De poêle inséparable!
(Ils découvrent le cadavre du Matamore.)

SCAPIN, se penchant sur lui.

Il a la face bleue
Et les yeux clos, hélas!

ISABELLE, à Sigognac.

L'angoisse qui me mord
Est affreuse. Il m'aimait, sans le dire!

HÉRODE.

Il est mort!

TOUS.

Mort!

SCAPIN, retenant ses larmes.

Autant que Chéops dessous sa pyramide!
Mais la sienne est de marbre en poudre, et bien humide!

Que Dieu l'ait en son sein, et, si Dieu n'en veut pas,
L'enfer étant chauffé lui garde des appas !

(Il éclate en sanglots.)

Il est pétrifié!... C'est sa propre statue!...

(Tous pleurent.)

HÉRODE.

Que va-t-on faire? Il faut qu'on en traite et statue.
Pas un feu de chaumine ou d'auberge ne luit
Dans ce désert de neige immense, et le temps fuit.
Le marquis nous attend. Laisser ce cher cadavre
De notre camarade aux loups, cela me navre!

TOUS.

Jamais!

HÉRODE.

Alors, il faut souffrir la faim. Le sac
Est vide. Nous l'avons chez monsieur mis à sac.
Divisons-nous. Ceux-ci creuseront une tombe
Au pauvre mort; ceux-là, devant que la nuit tombe,
Iront chez le marquis lui rendre son argent.
C'est nécessaire aussi. C'est même très urgent,
Car il m'avait payé d'avance et sur parole.

SIGOGNAC.

Combien faut-il de temps pour apprendre le rôle
Du Capitan Fracasse en marchant?

HÉRODE.

C'est selon
La mémoire qu'on a.

SIGOGNAC.

Le rôle est-il plus long,
Par exemple, qu'un chant de Ronsard ordinaire?

HÉRODE.

Non, certes, mais à quoi tend ce préliminaire?

SIGOGNAC.

Avez-vous la copie?

HÉRODE.

Oui.

SIGOGNAC.

Vous souperez ce soir!

(S'adressant au corps du Matamore.)

Avant que sur l'autel de neige l'ostensoir
Du soleil redescende et termine ta messe
Funèbre, parpaillot, je t'en fais la promesse,
Tu ressusciteras, brave homme.

HÉRODE.

Vous pourriez?...

SIGOGNAC.

Pourquoi pas?

ISABELLE, à Sigognac.

De quel prix vous payer!

SIGOGNAC.

Souriez!

RIDEAU

ACTE PREMIER

Poitiers sous Louis XIII. — Une place publique, prolongée par un cours planté d'arbres, orné de statues, et formant terrasse sur la ville. Fond d'églises, de tours, de remparts et de vieux hôtels.
Sur la scène, à gauche, l'hôtellerie des Armes de France, séparée de l'hôtel Vallombreuse par une ruelle étroite.
Le perron de l'hôtellerie est très large, il a quatre degrés au-dessus du perron, un balcon en fer ouvragé, sur lequel s'ouvre la fenêtre d'Isabelle.
A droite du spectateur, sur la scène, une tonnelle en charmille, annexe de l'hôtellerie, avec une table et des chaises.
Sorties à tous les plans, à droite et à gauche, et même au fond, par un escalier de terrasse. Sur cette terrasse des bancs pour les promeneurs.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉRODE, sous la tonnelle, SCAPIN, BLAZIUS, ils entrent.

SCAPIN, à Blazius.

Quoi! dans ce beau Poitiers où la noblesse embaume,
Pour unique théâtre ils ont un jeu de paume
Délaissé, plein de rats, et vert de mousserons!...
(Soupirant.)
Ah! Paris, Blazius!...

BLAZIUS.

Bientôt nous y serons!...
En attendant, rentrons boire aux Armes de France.
(Il indique l'auberge.)

SCAPIN, apercevant Hérode sous la tonnelle.

Vois donc Hérode : il a comme un air de souffrance!...

BLAZIUS.

N'ayant jamais souffert, je ne m'y connais point.
(Ils vont à Hérode, qui est perdu dans sa rêverie.)

SCAPIN, à Hérode, il lui frappe sur l'épaule.

Or sus, Hérode, or sus!... Quelle peine te point?
Te voilà bien maussade, et ton visage d'ogre
Bon enfant est celui d'un nocher sur son dogre
Qui voit autour de lui gambader des requins!...
Nos affaires vont d'or! L'escarcelle aux sequins
S'est emplie à souhait au château de Bruyères!...
Or sus, buvons à brocs et mangeons à cuillères.
(Hérode secoue la tête.)

BLAZIUS, reprenant.

Quel chagrin tint jamais devant un coup de vin?...
Nous sommes en Poitou, buvons du poitevin,
Et que je sois l'amant de la mère Gigogne
Si dans le Bourguignon je renâcle au bourgogne,
Jusqu'à l'heure où Paris, m'ouvrant son entrepôt,
Mêlera tous les crus du monde dans mon pot!

HÉRODE, parlant seul, sans leur répondre.

Vingt fois sur cette auberge a niché l'hirondelle,
Cornélia, depuis qu'à ton amour fidèle
Tu mourus, et ta fille habite en ce moment
La chambrette d'où tu partis au firmament!

SCAPIN, montrant à Blazius une fenêtre.

J'en reconnais d'ici la petite fenêtre.

HÉRODE.

O pauvre femme, artiste au cœur brave, bon être,
Quelle loi de justice, et dont rien ne défend
Les coupables, ramène avec nous ton enfant
Devant l'antique hôtel des ducs de Vallombreuse !

BLAZIUS.

Cordiable! Vous avez l'âme assez ténébreuse
Cejourdhuy. J'entends sonner dans vos propos
Le bruit sombre que font les ciseaux d'Atropos
Dans l'exposition d'Œdipe!... Viens donc boire.

SCAPIN.

Il a raison. La lie est au fond du ciboire!
Isabelle est heureuse; à défaut d'un papa,
Elle a des amis tels qu'au Monomotapa
On n'en saurait trouver de plus zélés! Elle aime,
Elle est aimée, elle a le meilleur diadème!
Son amant est baron et bon comédien,
C'est, en fait de bonheur, le pain quotidien.
Viens, maître.

(Vallombreuse, suivi de Vidaline, paraît à gauche.)

HÉRODE, l'apercevant, il recule.

Ah! regardez!... L'illusion cruelle!...
C'est le prince à vingt ans qui sort par la ruelle!

(Les trois comédiens rentrent sous la tonnelle et s'y effacent.)

SCÈNE II

Les mêmes, LE DUC DE VALLOMBREUSE, LE CHEVALIER DE VIDALINC.

VALLOMBREUSE, tête nue, en négligé du matin.

Vidalinc, faites-moi grâce de vos discours!...
Je sais que me montrer avant l'heure du cours
Sur cette promenade est une chose grave,
Voire déshonorante et dont le trait se grave
Sur le renom de roi du bel air que l'on a!...
Mais il faut que j'enlève une prima donna
Qu'en ce logis je viens de voir à l'instant même
Par une baie ouvrant sur mes jardins!... Je l'aime,
Entrons.
(Il va vers la porte de l'auberge.)

VIDALINC.

César, c'est ton : Veni, vidi, vici!
Êtes-vous assuré qu'elle demeure ici?
Vit-on jamais déesse à l'auberge descendre?

VALLOMBREUSE, avec fatuité.

Je croyais avoir dit : je l'aime!...

VIDALINC, timidement.

Et Corisandre?

VALLOMBREUSE.

Qui, Corisandre?... Ah! oui, celle d'hier au soir!
Je crois qu'elle était rousse!...

VIDALINC.

Ingrat!

VALLOMBREUSE, sévère et dur.

Veuillez surseoir,
Monsieur, à l'homélie !... Entrons céans, vous dis-je.

VIDALINC.

Mais Corisandre pleure!...

VALLOMBREUSE.

Elle pleure? ô prodige !
Que ferait-elle donc si j'eusse résisté?
Chevalier, cet amour tombe de vétusté ;
Il est contemporain de la nuit précédente.

VIDALINC, reculant.

Me brûlent tous les feux inventés par le Dante
Si je vous suis, vêtus, comme on nous voit tous deux,
Sans chapeaux et sans gants, ridicules, hideux,
Et plus pareils à des mendiants incommodes
Qu'à des maîtres du goût et conducteurs de modes!
Par quel vœu de carême êtes-vous obligé
D'attaquer votre dame en petit négligé?
Voici l'heure du cours : il n'est femme de race
Qui manque au rendez-vous de l'illustre terrasse ;
Tout Poitiers va passer sous votre œil redouté ;
Elle y viendra — jamais vous n'en avez douté —
Prendre de vos regards un brevet de ses charmes;
Pour le lui délivrer, vous serez sous les armes,
Et votre esclave alors, au hasard de ces bancs,
Connaîtra sa livrée aux tons de vos rubans.

VALLOMBREUSE.

Si le conseil est bon, j'aime peu qu'on m'en donne!
J'hésite à le payer, tant le front me bourdonne,
D'un petit coup d'épée... ou bien d'un grand merci !
Rentrons trancher le cas au jeu de reversi.
(Ils rentrent dans l'hôtel Vallombreuse.)

HÉRODE.

Camarades, fuyons et replions bagage!...
Vous avez reconnu le monstre à son langage:
Voici le fils du duc de Vallombreuse! Il est
Le frère de l'enfant qu'enserre son filet!...
Rattrapons le baron qui vague par la ville
Et hors du cher Poitiers détalons à la file.

BLAZIUS.

Son frère? Parle alors!

HÉRODE.

Bon! et notre serment?
L'avons-nous donc juré, Blazius, en dormant,
De garder ce secret, qui trop les apparente,
A l'amour orgueilleux d'une mère expirante!
Nous en devons l'honneur à la morte tous trois.
Le cours s'emplit. Partons.

(Le cours s'emplit de promeneurs, seigneurs et dames.)

BLAZIUS, à Scapin qui contemple la foule.

Scapin rêve, je crois!
Çà, quel calcul ardu met en double partie
L'imagination que Dieu t'a départie!

SCAPIN.

Hélas! le monde afflue, et dans ces beaux jardins
Traînant vingt Sigisbés à leurs vertugadins
Surgissent des beautés comme fleurs en corbeilles!...
Vois autour de ces fleurs voltiger leurs abeilles
Bourdonnantes, amants, maris, frères, parents,
Dont les élytres d'or, dans les airs transparents,
Pour un rayon reçu rendent un incendie!...
C'étaient des spectateurs assurés! J'étudie
La recette promise, et compte les bravos
Innombrables! J'estime en carrosses, chevaux,

Piqueurs et postillons, chaises à porteurs, pages,
Ce qu'à notre guichet il viendrait d'équipages
Si je tambourinais à tous ces argentiers
Que nous jouons ce soir « Fracasse » dans Poitiers.

LE PÉDANT.

Oui, ce serait pêcher le poisson par cloyères !

HÉRODE.

Mais Zerbine est restée au château de Bruyères.
Son marquis la détient.

LE PÉDANT.

La marquise eût mieux fait
D'y garder son Léandre.

SCAPIN.

Ah ! Zerbine en effet
Nous manque ! Bah ! coupons, car en littérature
Dramatique, le beau c'est parfois la rature.

LE PÉDANT.

Léonarde d'ailleurs sait le rôle.

SCAPIN, à Hérode.

Voyons,
Veux-tu ? Cinq cents écus dansent dans ces rayons !

HÉRODE, hésitant.

Reste ce Vallombreuse !

LE PÉDANT.

Et nos bras ?

HÉRODE.

Il est riche
A pâlir !

SCAPIN, frappant son front.

Et ce front, qui n'est jamais en friche.

HÉRODE.

Non, j'hésite ! on le dit intrépide et puissant !

LE PÉDANT.

Nous partirons ensuite !

HÉRODE, levant les bras.

Ils sont du même sang !

SCAPIN, montrant la foule.

Devant ceci, ton duc ne pèse pas une once !

HÉRODE, résolument.

Viens prendre ton tambour et préparer l'annonce !

(Ils rentrent à l'hôtel des Armes de France. Sérafina et Isabelle paraissent au balcon. Agostin et Chiquita se montrent dans la foule.)

SCÈNE III

ISABELLE, SÉRAFINA, au balcon de l'auberge. AGOSTIN et CHIQUITA dans la foule.

SÉRAFINA, tirant Isabelle.

Ma chère, quel coup d'œil magique !... Quel décor !...
Bravo, Poitiers ! Et bis, les toilettes !... Encor !...

(Elle applaudit.)

Jamais place Royale ou dans les Tuileries
La mode ne roula telles artilleries
De plumes, de satins, de velours et de vairs,
Et les jardins d'amour du grand peintre d'Anvers

Enlacent moins d'amants dans leur charmille rose
Que ce cours de province! Eh! vous êtes morose,
Isabelle! Sortons, et marchons quelques pas.

ISABELLE.

Souffrez que pour ma part je ne m'y risque pas!
Les toilettes que j'ai sont d'une garde-robe.
Qui veut qu'en pareil cas ma fierté se dérobe!...
Puis ce serait le fait d'une folle à lier
D'aller en un pareil jardin sans cavalier.

SÉRAFINA, ironique.

Au fait, que devient donc le baron? On le cherche
Quand on vous voit! L'oiseau vole loin de la perche!...

ISABELLE, ferme.

L'ami dont vous parlez sans assez d'embarras
S'il a droit sur mon cœur n'en a pas sur mon bras.

SÉRAFINA, s'excusant.

Pardon!... Mais est-il sain qu'ainsi l'on s'accagnarde
En chambre par ce temps?... Appelons Léonarde:
C'est un bon chaperon, féroce comme un chien,
Et l'emploi de duègne est justement le sien.

ISABELLE.

Bonne duègne, mais, pour qu'elle m'accompagne,
J'attendrai que Poitiers d'abord soit en Espagne!

SÉRAFINA.

Quel amour vertueux!...

(Elles restent sur le balcon, à contempler la foule. Chiquita et Agostin sortent de la foule.)

CHIQUITA, bas, dans un coin, à Agostin.

Agostin, sommes-nous
A Paris?...

AGOSTIN.

Non!

CHIQUITA, elle s'assied.

On marche à s'user les genoux,
Toujours, toujours plus loin! Ah! que la terre est grande!...
Ce Paris, dans lequel il faut que l'on se rende
Pour être heureux, où donc est-il?...

AGOSTIN, montrant le fond.

Il est là-bas,
Derrière le soleil!...

CHIQUITA.

Mes souliers et mes bas
S'en vont, mon Agostin!... Ma jupe s'effiloque!...
Je suis à demi nue et tu n'es qu'une loque!
Au lieu de mendier, ainsi que font les vieux,
Pourquoi ne veux-tu pas que je vole? C'est mieux.

AGOSTIN.

On dit que non.

CHIQUITA.

La main qui prend reste d'ivoire,
Mais celle que l'on tend est d'ébène, et si noire
Qu'il faut pendant cent ans la laver sans arrêt!...
A quoi sert le poignard qui me bat au jarret?
J'ai honte et faim. Assez!

AGOSTIN.

Vends ton collier.

CHIQUITA.

Tu railles!
J'aimerais mieux ronger la lèpre des murailles.

AGOSTIN.

Chante. Le chant se paie, et tu sais des chansons.

CHIQUITA.

De belles, Agostin, à payer des rançons
De princes, sur des airs du pays de Bohême.
Une surtout, qui brûle et demande qu'on aime,
Et qui vous fait passer la peur dans les cheveux.

AGOSTIN.

Ta chanson du poignard? Chante-la.

CHIQUITA.

Tu le veux?

(Elle agite des castagnettes, Agostin son tambourin. On se groupe autour d'eux.)

ISABELLE, sur le balcon.

Cette enfant! ce collier! c'est elle. Pauvre fille!
Et toujours ce brigand pour unique famille.

CHIQUITA, chante (1).

I

Holà! la belle, Alza! la laide,
Dès que le mal d'amour vous mord,
Défendez-vous, car c'est la mort :
On vend des poignards à Tolède!
Il se lit mieux qu'un écriteau
Le serment qu'on signe au couteau
Dans la chair de l'homme qu'on aime
Et l'éternité du contrat
A pour notaire Dieu lui-même
Et le Diable pour magistrat!

(La foule applaudit et se rapproche.)

II

Holà! la brune, Alza! la blonde,
L'amour et la mort sont amers;

(1) La musique de cette chanson, composée par l'auteur, se trouve chez Enoch et Cie, 27, boulevard des Italiens, Paris.

Mais, si l'on buvait l'eau des mers,
Vos désirs en tariraient l'onde.
Je sais comment les apaiser :
Ouvre, poignard, ouvre au baiser
Des lèvres, des lèvres, des lèvres,
Chemins par le pape interdits
Par où les voluptés, ces chèvres,
Escaladent le paradis!

III

Holà! la folle, Alza! la sage,
Le poignard, c'est la liberté!
Contre toi, tout s'est concerté?
Ouvre à ta pauvre âme un passage!
Puisque mort, nul ne souffre plus,
Désolés, malades, perclus,
Vous tous dont le malheur abuse,
Échappez à votre bourreau,
Tirez, tirez, puisqu'elle l'use,
Votre lame hors du fourreau!

AGOSTIN, fait avec son tambourin le tour de la société.

Si vous êtes contents du petit boléro,
Encouragez l'artiste et le caballero
Son père, catholique orthodoxe, pauvre homme,
Qui va pour ses péchés voir le Saint-Père à Rome.
(Entrent Vallombreuse et Vidalinc.)

SCÈNE IV

Les mêmes, VALLOMBREUSE, VIDALINC.

VALLOMBREUSE, en grand costume.

Place, truand!
(Il écarte Agostin.)
Qui donc autorise les ours
A faire ainsi danser des singes sur le cours?

Ne vois-tu pas, maraud, quel astre tu nous masques?
(Il désigne Isabelle au balcon. Jetant sa bourse à Agostin.)

Tiens, ramasse cet or, et va vider dix fiasques
En son honneur! Elle est ma dame et mon objet, —
Je l'aime, — et j'ai formé le sublime projet
D'en être aimé ce soir, moi, duc de Vallombreuse!...
(Rumeurs d'étonnement.)

VIDALINC, à part.

La déclaration est hardie et scabreuse!

ISABELLE, à Sérafina.

Quel est ce fou? Rentrons, madame, il me fait peur!
(Elle rentre avec Sérafina, le balcon se ferme.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins ISABELLE et SÉRAFINA, puis SIGOGNAC.

VALLOMBREUSE, stupéfait, à Vidalinc.

Comment, elle s'en va, chevalier?

VIDALINC.

Ma stupeur
Est horrible!... Le ciel va tomber sur nos têtes!
Vous résister!... L'affront passe les épithètes,
Et jamais on ne vit un phénix de vertu
Aussi... le mot me fuit!...

VALLOMBREUSE, se regardant de la tête aux pieds.

Je suis donc mal vêtu?...

VIDALINC.

Vous l'êtes à damner des saintes, je le jure!

VALLOMBREUSE, allant à grands pas.

Chevalier, mon désir s'accroît de la gageure.
Dût la ville sauter avec tous ses faubourgs
Et ma fortune fondre à payer le débours,
Y fallût-il le diable, et son sac et sa corde,
J'aurai cette arrogante à ma miséricorde!
D'abord j'entre!
(Il va vers la porte de l'auberge.)

VIDALINC, le suit.

Pardon : dites mieux : nous entrons!
Il sied aux apprentis de suivre leurs patrons,
Puisqu'un ordre propice et qui pour moi milite
Veut que votre planète ait une satellite.
(Il va vers la porte de l'auberge)

CHIQUITA, à Agostin.

Je te dis que c'est elle et qu'on lui fait du mal.
Pour ceux que j'aime j'ai l'instinct de l'animal
Et je crains ce seigneur que la fureur transporte.
Restons.

VALLOMBREUSE, frappant à la porte.

Qu'on ouvre, et vite, ou j'enfonce la porte!

SIGOGNAC, venant du fond.

Que se passe-t-il donc ici?

CHIQUITA, bas à Sigognac.

Défendez-vous.
(La porte de l'auberge s'ouvre à deux battants, et tous les comédiens apparaissent, Scapin en tête. Il a son tambour de régisseur sur le ventre, et il en roule à tour de bras.)

SCÈNE VI

VALLOMBREUSE, VIDALINC, CHIQUITA, SIGOGNAC.

La foule des promeneurs, et tous LES COMÉDIENS, excepté d'abord ZERBINE. SCAPIN barre la route à Vallombreuse, qui recule en battant du tambour. Les comédiens se disposent sur le perron comme pour une parade.

VALLOMBREUSE, furieux

Me barrer le chemin, à moi!! Ces gens sont fous!

SCAPIN, à la foule.

Habitants de Poitiers, notre moderne Athènes,
Où l'esprit coule à flots comme l'eau des fontaines
Et qui peut exporter le bon goût par barils,
Une troupe ambulante, espérée à Paris
Par le roi, par la Cour, et par la reine mère,
Fait entre vos remparts un séjour éphémère!...
(Mouvement de Vallombreuse, que Vidalinc retient. Scapin roule aussitôt du tambour. Puis il reprend.)
Son directeur, le sieur Hérode, néanmoins,
Enflammé d'une ardeur dont vous serez témoins
Pour votre municipe et pour vos édifices,
Se résout au plus dur de tous les sacrifices!
Il s'attarde d'un jour, et, non sans quelque effroi,
Il se hasarde à faire attendre... qui?... Le roi!!!
(Vallombreuse s'agite. Scapin roule.)
Donc, spectacle ce soir dans votre jeu de paume;
Car Poitiers sans théâtre est comme un toit sans chaume,
Et le chaume est d'un toit le plus bel ornement.
(Il roule. Sigognac se rapproche de Vallombreuse et de Vidalinc. Scapin se fourre l'auriculaire dans l'oreille, l'y agite, et se penchant vers la foule s'adresse à Vallombreuse.)
Qu'est-ce?... Ai-je dans l'oreille un subit cornement?
Quelqu'un me dit, je crois...
(A Vallombreuse.)

N'est-ce pas vous, jeune homme?
Quelle pièce vont-ils donner et quelle somme
Nous prendre?

(On rit.)

Je réponds d'abord au plus urgent.
Nous ne travaillons pas pour gagner de l'argent!...
Si les hommes, pareils à leurs frères, les anges,
A leurs besoins communs subvenaient par échanges,
L'artiste troquerait l'art du rire et des pleurs,
Messeigneurs, pour du pain, mesdames, pour des fleurs!...

(Il roule.)

Quant à la pièce!... Tout ce que dans le lugubre
Ou bien dans le bouffon notre siècle élucubre,
Tout ce qu'ont fait de beau, de neuf et de hardi
Tristan, Rotrou, Mairet, Garnier, et ce Hardy,
Notre Lope, qui laisse à la critique intactes
Six cents pièces ayant chacune leurs cinq actes!...
Parlez!...

Préfère-t-on Théophile, Scarron,
Cyrano, — glorieux et triple mascaron
Du temple de Thalie, et trinité cocasse
De la farce?

LA FOULE.

Non, non, le « Capitan Fracasse! »

SCAPIN.

Certes, le choix est bon! nous dûmes y penser,
Et rien de vous l'offrir ne peut nous dispenser,
N'était... qu'hier au soir, madame Proserpine
Nous emprunta pour son salon... notre Zerbine,
Tant le monde aux enfers est peu facétieux!

(La foule s'éloigne.)

Ne vous en allez pas, mesdames et messieurs!
Demeurez un moment! Zerbine a des émules!

(Il montre les comédiennes et écoute.)

Mais silence !... Écoutez ces clochettes de mules.
(Zerbine saute sur la scène, comme si elle descendait de mulet et entre gaîment.)

TOUS LES COMÉDIENS.

Zerbine !

SCAPIN.

Qu'ai-je dit? elle aime trop son art!

ZERBINE, se rangeant avec les autres.

Ah! Dieu, que j'avais peur de revenir trop tard!
(Roulement formidable de tambour.)

SCAPIN.

Votre ville a parlé!... Sur un simple mot d'elle
Proserpine nous rend la soubrette modèle!
(Il flaire les vêtements de Zerbine.)
Diablesse, vous sentez encore le roussi!
Que sera-ce tantôt!... Proserpine, merci!
Donc à ce soir, à moins qu'aux gages Dieu nous casse,
Représentation du « Capitan Fracasse! »
(La foule applaudit et s'en va peu à peu. Les comédiens rentrent dans l'auberge. Scapin protège leur retraite avec son tambour.)

VALLOMBREUSE.

J'y serai, parpaillots!

SCAPIN.

Et serez espéré!...

SIGOGNAC, à Scapin.

Quel est donc ce seigneur qui semble exaspéré?

SCAPIN.

Laissez! un amateur qui nous retient sa stalle.
Mais partons, il est temps qu'on s'apprête et s'installe.
(Ils entrent dans l'auberge.)

CHIQUITA, montrant Sigognac.

Elle est en sûreté maintenant.

AGOSTIN, faisant sauter son argent.

Détalons,
Petite ; nous pouvons, sans user nos talons,
Nourris, vêtus, logés, faisant méridienne,
Arriver à Paris !
(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VII

VALLOMBREUSE, VIDALINC.

VALLOMBREUSE.

Une comédienne !...
C'est ça qui me tient tête !... Ah ! je comprends enfin
Qu'on peut mourir de rage ainsi qu'on meurt de faim !
Elle ne sait donc pas qui je suis, la pécore,
Que je peux la broyer sous mon pied, pis encore,
L'ensevelir vivante en un lieu si profond
Que l'on entend le bruit des morts dans le plafond !..
Elle ignore, la sotte enfant, que ma fortune
Est telle qu'y songer seulement m'importune,
Et que je peux, sans nul dommage essentiel,
Payer la France au roi, puis au pape le ciel
Et racheter encore, après ce pacte infâme,
Par-dessus le marché le salut de mon âme !...
Mais je n'ai qu'à siffler, pour que, de tous ces murs,
Coulent mes spadassins, comme des arbres mûrs
La résine, au travers de l'écorce fibreuse !...

VIDALINC.

Je crois que cette femme est folle ! — Un Vallombreuse !

VALLOMBREUSE.

Chevalier, allez donc lui redire mon nom.

VIDALINC.

Duc, cet ours qui faisait sauter une guenon,
Ne l'empêcha-t-il pas par son bruit de l'entendre,
Ce nom, qu'ont répété tous les échos du Tendre
Et qui, comme celui d'Achille en Ilion,
Traduit d'un mot : beauté, valeur et million?

VALLOMBREUSE, assis.

Vous m'apaisez!...

VIDALINC.

Il est naturel et plus sage
De le lui rappeler au moyen d'un message.

VALLOMBREUSE.

Une lettre, de moi?... Monsieur, je ne sais pas
Écrire!... C'est beaucoup de parler, même bas!

VIDALINC.

Maintes fois, aux leçons de leurs mères bercées,
Ces filles de théâtre, à l'amour exercées,
Par d'étranges rigueurs pimentant leurs talents,
Jusqu'au pied des autels conduisent les galants.
Un prince, qu'à l'égal des plus fiers on estime,
D'un pareil accident faillit être victime...

VALLOMBREUSE.

Qui?

VIDALINC.

Votre propre père Annibal.

VALLOMBREUSE.

Sur ce point
Le silence éternel, monsieur! N'y manquez point.
D'une sœur que j'avais, Cornélia fut mère.

VIDALINC.

Une sœur, vous?

VALLOMBREUSE.

Assez! La douleur est amère,
Pour l'héritier d'un nom antique et vieillissant,
D'avoir, sans savoir où, cette sœur de mon sang,
Ignoblement mêlée avec la plèbe immonde.

VIDALINC.

Mais...

VALLOMBREUSE.

Une Vallombreuse est perdue en ce monde.
Aussi, si vous m'aimez, silence et halte-là
Devant Cornélia sa mère!... Car Dieu l'a.

VIDALINC.

Qu'il veuille que parmi les modernes actrices
Son exemple n'ait point laissé d'imitatrices!
Du reste en voici deux qui peuvent en trois mots
Nous rendre confiance et soulager nos maux.

(Serafina et Léonarde sortent de l'auberge. Vidalinc met le chapeau à la main. Vallombreuse se retire à droite.)

SCÈNE VIII

VALLOMBREUSE, VIDALINC, LÉONARDE, SÉRAFINA.

SÉRAFINA, à Léonarde.

Hâtons-nous, il me faut deux heures en moyenne
Pour me bien costumer. Triplons le pas, doyenne.

LÉONARDE, voyant Vidalinc qui s'approche par grands cercles et saluant.

Détriple-le plutôt! un épervier d'amour
Plane sur toi, ma belle... Il resserre le tour...
Il va fondre!... Sens-tu comme son vol surplombe!

VIDALINC, à Sérafina.

Madame...

LÉONARDE.

Il a fondu !... Bats de l'aile, colombe!

VIDALINC.

Je suis le chevalier de Vidalinc. Vingt ans.
Voulez-vous accepter le bras que je vous tends,
Car la rue est déserte et la ville est peu sûre?
Vous m'avez fait au cœur une rude blessure
Et dont vos yeux ont seuls le doux médicament!

SÉRAFINA, coquette.

Êtes-vous sans maîtresse?

VIDALINC, lui prend le bras.

Êtes-vous sans amant?

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE IX

LÉONARDE, VALLOMBREUSE.

(Léonarde va pour rejoindre Sérafina, Vallombreuse l'arrête.)

VALLOMBREUSE.

Un instant. Vous avez, la vieille, une figure
Assez proxénétique et de fort bon augure,
Et je voudrais jaser avec vous sur ce banc.

LÉONARDE, mettant sa capuce.

Seigneur, permettez-moi d'enfiler ce caban,
Car voici le serein. Je suis sujette au rhume,
Ainsi que vous voyez!...
(Elle tousse.)

VALLOMBREUSE, tirant une bourse.

J'ai là contre la brume,
Certains caramels d'or réputés souverains.
Goûtez-en !
(Il lui jette de l'or.)

LÉONARDE.

Que n'ont-ils même effet sur les reins!
Lorsque mon lumbago me monte à la cervelle,
Je n'entends plus.
(Elle se frotte l'oreille.)

VALLOMBREUSE, redoublant.

Ceux-ci sont contre la gravelle.

LÉONARDE.

Pourquoi n'en fait-on pas, en ces jours dépravés,
Qui guérissent du mal d'amour que vous avez?
N'est-ce pas grand'pitié que de beaux gentilshommes
Souffrent pour les oiseaux volages que nous sommes,
Et qu'on en voie encor s'arracher les cheveux
Qui n'auraient qu'à paraître et qu'à dire : je veux !
Ah ! dans mon jeune temps, vous m'auriez bien surprise
De me montrer quelqu'un dont je ne fusse éprise,
Et l'on ne pleurait pas longtemps sur mon tapis!
Sachez-le, jeunes gens, la chose mise au pis,
Toute femme, — bourgeoise ou vilaine, — marquise,
Comtesse ou vicomtesse, — est d'avance conquise,
Si l'on y met le temps, — Léonarde, — et le prix!
Désignez-moi la vôtre et calmez vos esprits!

VALLOMBREUSE, hautain.

Je n'ai point l'habitude, antique pretintaille,
D'user de ces moyens, bons pour la valetaille
Ou pour les vils pourceaux du culte épicurien,
Et je n'achète pas les cœurs que j'ai pour rien !

LÉONARDE, effrayée.

Que me voulez-vous donc?

VALLOMBREUSE.

Un nom. Comment s'appelle
Votre jeune ingénue? Allons, vite.

LÉONARDE.

Isabelle.

VALLOMBREUSE.

Merci. Bonsoir.
(Il tourne les talons.)

LÉONARDE, le rappelant

Monsieur! Reprenez vos ducats.
Les garder, ce serait les voler en tel cas.
Isabelle n'est pas pour vous. Je le regrette,
Car à votre couronne il faudrait cette aigrette.

VALLOMBREUSE, revenant.

Vous dites?

LÉONARDE, lui tendant la bourse.

Reprenez.

VALLOMBREUSE.

Expliquez-vous.

LÉONARDE.

Ergo...
Ah! monsieur, qu'il est dur d'avoir un lumbago!
Ergo, vous dissipez votre argent et vos peines.
Cette serrure est close. On n'entre plus! Les pênes
Discordent de leurs clefs; on a mis le verrou.

VALLOMBREUSE, avec une autre bourse.

Ne fait-on pas encor des crochets... au Pérou?

LÉONARDE.

Le meilleur n'en vaut rien, même pour qui vous l'offre,
Quand le trésor, seigneur, est déjà pris au coffre.

VALLOMBREUSE.

Elle aime?

LÉONARDE.

A tout malheur on peut s'habituer!...

VALLOMBREUSE, menaçant.

Mais un homme pourtant... cela peut se tuer!...
(Léonarde recule épouvantée.)
Quel qu'il soit, il est mort! Croyez-en, une épée,
Qui dans aucun duel ne s'est jamais... trompée.

LÉONARDE.

Un duel, avec lui? C'est un comédien.

VALLOMBREUSE.

Alors, je vais le faire abattre, tel un chien!
(Il siffle. Malartic paraît.)

LÉONARDE.

Mais vous êtes le diable!

VALLOMBREUSE.

On le dit, ma commère.

(Léonarde s'enfuit.)

SCÈNE X

VALLOMBREUSE, MALARTIC.

VALLOMBREUSE.

A l'œuvre, Malartic.

MALARTIC.

Quel en est le sommaire?

VALLOMBREUSE.

Un histrion me gêne. Il entrave le goût
Que j'ai pour sa maîtresse.

MALARTIC.

On le jette à l'égout,
Ficelé, sans adresse.

VALLOMBREUSE.

On peut aller moins vite.
La mort d'un baladin est chose qu'on évite.

MALARTIC.

Basque, Azolan, Labriche et mes Périgourdins,
Bâtonnistes charmants, peuvent, sous leurs gourdins,
Laisser demi-vivant... ou demi-mort votre homme?

VALLOMBREUSE.

Demi-vivant suffit.

MALARTIC.

Le paillasse se nomme?

VALLOMBREUSE.

Je l'ignore.

MALARTIC.

N'importe. Il demeure ?

VALLOMBREUSE.

Cherchez !

MALARTIC, regardant l'auberge.

C'est généralement ici qu'ils sont perchés.
Mais le nom de la dame ?

VALLOMBREUSE.

Ah ! s'il faut tout vous dire !...

(Il recule au fond.)

MALARTIC, fièrement.

Votre Excellence a tort d'y dépenser tant d'ire !...
Le coup est de province et ne vaut pas l'argent.
D'ailleurs, nous savons tout, d'hier, par un sergent.
Parfois devant un pot le moins bavard jacasse :
Votre histrion remplit les rôles de Fracasse.
Ils vont sortir tous deux, bras dessus, bras dessous,
Innocemment !... c'est une affaire de deux sous !

VALLOMBREUSE.

Je vais donc, de Paris, mander maître Lampourde !

MALARTIC.

C'est grave alors ?

VALLOMBREUSE.

Voilez votre lanterne sourde.

(Il sort.)

SCÈNE XI

MALARTIC, DES SPADASSINS.

MALARTIC, aux spadassins.

Psitt!... Dans les murs ! Et quand je marcherai, marchez !
(Il s'enfonce dans la nuit. Zerbine et Léandre sortent de l'auberge.)

SCÈNE XII

ZERBINE, LÉANDRE.

ZERBINE, au bras de Léandre, qui butte.

Quels manches de balais avez-vous enfourchés,
Léandre? Vous buttez à chaque pas! — Courage.

LÉANDRE.

Je trouve que Poitiers manque un peu d'éclairage.
(Ils sortent au fond. Paraissent Sigognac et Isabelle.)

SCÈNE XIII

SIGOGNAC, ISABELLE.

SIGOGNAC, au bras d'Isabelle.

Le doux moment, madame, et que de bonheur j'ai
A tenir sur mon bras votre bras engagé
Dans cette obscurité favorable aux timides!...
Un reflet du couchant dore vos cils humides ;
Votre souffle léger fume comme l'encens
Dans le brouillard du soir qu'il embaume — et j'en sens

Flotter autour de moi la volupté discrète !...
Quel bel ordre préside à ce que Dieu décrète,
Et comme j'étais fait pour vous — et vous pour moi !

ISABELLE.

Je vous en prie, ayez égard à mon émoi.
Je vous écoute trop ; rendez-moi le silence.

SIGOGNAC.

Oh ! comme votre cœur garde sa vigilance
Et que vous êtes sage où je voudrais vous voir
Moins sûre du chemin qu'indique le devoir !
Souvent la question se pose à ma détresse :
M'aimez-vous ?

ISABELLE, *tendrement.*

Trop déjà pour être ta maîtresse.
Mais, voyez donc. Je crois que nous sommes suivis.

SIGOGNAC, *voyant les spadassins.*

Calmez-vous. J'ai de quoi tenir le vis-à-vis.
(Il tire son épée.)
Mon épée est fort bonne et dans un temps prospère
C'est celle qu'Henri Quatre a donnée à mon père.
(Il met l'épée à la main, offre le bras à Isabelle et s'en va au fond. Les spadassins sortent des murs et les suivent.)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le foyer du théâtre d'Hérode dans le jeu de paume de Poitiers. Ce foyer a été improvisé sur la scène même et derrière le rideau qui masque la salle, avec des paravents, des tentures, des tables et des chaises, au milieu même des décors de la pièce. On voit ces décors à l'envers, et la rampe de chandelles. Tableau très pittoresque. Les logettes où les comédiens s'habillent sont faites de paravents bas au-dessus desquels ils peuvent passer la tête. La première à gauche est occupée par Sérafina, l'autre à droite par Zerbine; plus loin celle de Léandre et celle de Scapin.

SCÈNE PREMIÈRE

SÉRAFINA, VIDALINC, dans la logette de droite. ZERBINE et LÉANDRE, dans celle de gauche. LÉANDRE, derrière un paravent, à droite. SCAPIN, derrière l'autre, à gauche. Ils s'habillent pour la comédie.

SÉRAFINA, à Vidalinc qui lui tient un miroir.

Monsieur de Vidalinc, il vient de m'apparoir
Que vous ne savez pas présenter un miroir ;
Le vôtre oscille ainsi que piège aux alouettes
Et me montre à la fois huit ou dix silhouettes !...

VIDALINC, galamment.

Ma main obéissait à mes regards distraits
Qui m'en montrent, à moi, mille de vos attraits.

ZERBINE, à Léonarde qui la coiffe.

Charmant!... c'est Alcindor avec sa Cydalise
Et j'entends mon marquis, quand il madrigalise!

SCAPIN, derrière le paravent.

Il madrigalisa ?

ZERBINE.

Que voulais-tu qu'il fît
Dans l'intervalle?...

SCAPIN.

Bon! Ta parole suffit!
(Il paraît, la tête passe au-dessus du paravent.)
Et dans un autre coin de ce château comique
Léandre à la marquise enseignait la mimique!

LÉANDRE, passant la tête.

Scapin, je n'admets pas qu'on gausse là-dessus,
Devant des étrangers surtout!...
(Il désigne Vidalinc.)

SCAPIN.

C'est un lapsus!
Au lieu de l'enseigner... tu l'apprenais! Méprise
N'est pas crime. D'ailleurs que l'on fume ou qu'on prise,
C'est toujours du tabac qu'on absorbe. Le point
Est d'en avoir... du bon!

LÉANDRE.

Nous n'en manquâmes point,

Et puisque tu nous mets, Scapin, sur la matière,
Es-tu point connaisseur en fait de tabatière,
(Il en montre une.)
Et ne saurais-tu point estimer au carat
Celle-ci, que revêt un étui nacarat
Et qui me semble d'or, rehaussé de rocailles?
Comment appelles-tu ces brillants?

SCAPIN.

Des écailles !
(On rit.)

LÉANDRE, vexé.

C'est donc qu'une marquise est un poisson de mer!

SCAPIN, haussant les épaules.

Tiens! prête-moi du blanc et ne sois point amer.
(Ils rentrent derrière leurs paravents.)

SÉRAFINA, à haute voix.

Mais ne dirait-on pas que cet autre Joconde
Vient d'user jusqu'au tuf les mines de Golconde,
Et que sa... tabatière a ruiné du coup
L'art de l'orfèvrerie, en France, et le bon goût!
(A Vidalinc, en minaudant.)
Attestez, chevalier, qu'il en reste aux vitrines,
Des diamants! Ou bien nous masquons nos poitrines!
(Vidalinc prend son chapeau.)
Vous me quittez?

VIDALINC.

Le temps d'obéir, je reviens.
(Il sort. Sérafina le reconduit en causant.)

ZERBINE, à Léonarde.

Cette Sérafina, qu'elle est forte!

LÉONARDE, l'habillant.

Conviens
Qu'elle a raison. C'est toi la sotte, qui gaspille
Tous les biens où l'amour posa son estampille,
Sa gaîté, sa santé, son charme et cent appas
Qui sont des capitaux ! Tu ne les places pas.
Ton cœur s'ouvre au soleil ainsi que l'anémone
Et donne son parfum, comme l'on fait l'aumône,
A qui, je le demande, à ce jeune grigou
Qui te laisse partir sans une perle au cou !
(Zerbine, rit.)
Ris ! j'ai fait comme toi, car notre art nous enivre !
J'aimais pour le plaisir d'aimer, j'aimais pour vivre !
Oh ! que je m'en repens ! C'est par les diamants
Qu'on se souvient plus tard du nom de ses amants.
La mémoire s'emplit où s'emplit le bagage
Et je n'ai même pas à te prêter, sur gage,
La pierre précieuse aux reflets assassins
Qui chanterait si bien, ma fille, entre tes seins.

ZERBINE, sortant de sa logette.

Bast ! Tels qu'ils sont, ils sont, Léonarde, et sans pierre !

SCAPIN, sortant habillé du paravent.

C'est-à-dire que j'en cligne de la paupière
Et que c'est un problème où je demeure coi,
Voire la langue aux chiens, de comprendre pourquoi
Ton marquis, géomètre expert en hémisphères,
Te rejette au milieu des pauvres mammifères !

ZERBINE.

Me rejette !... Gageons ton œil contre un œillet
Qu'il est au premier rang de l'orchestre.

SCAPIN, regardant par une fente du rideau.

Il y est !

ZERBINE.

Mon cher, si je voulais, je le conduirais paître,
Ce fils de saint Hubert, pléthorique et champêtre,
Qui m'a tenue au fond d'un pavillon sous bois
Dix jours, sans me lâcher le petit bout des doigts,
Et je lui mangerais dans la main sa fortune.
Ce que je suis pour lui, c'est cent femmes en une,
Moi si l'on veut et puis tous mes rôles en moi.
Tous ces types rêvés qui sont de mon emploi
Et que je réalise aux clartés des chandelles ;
Il les poursuit en moi comme il me cherche en elles,
L'illusion lui donne et lui borne l'amour.
Je m'en suis convaincue au dixième jour,
Et, comme je manquais de costumes propices,
Je reviens en chercher dans la boîte aux épices.

SCAPIN.

Tu seras donc toujours folle ?

ZERBINE.

Jusqu'au trépas !
Mais avec tout cela le baron ne vient pas.

LE PÉDANT, entrant.

Je viens d'aller jeter un coup d'œil dans la rue !
Dire que l'on se presse est faible, l'on se rue
Au contrôle. Le brave Hérode est sur les dents !
Tout Poitiers veut entrer ! On a trois accidents
De voitures, déjà ! La salle est si remplie
Que l'on ne pourrait pas y glisser une plie !
Ecoutez-les. C'est comme un transport au cerveau
Qu'ils ont pour le début du capitan nouveau !
Oncque ne vis depuis le pauvre Matamore
Pareil enthousiasme, ou ne m'en remémore !
Où donc est le baron?

SCAPIN.

Nous ne l'avons point vu.

LE PÉDANT.

Ni nous.

ZERBINE.

Il nous suivait, Léandre et moi.

SÉRAFINA.

Pourvu
Qu'aucun malheur ne soit tombé sur Isabelle!

LÉANDRE.

Le tire-laine ici fleurit par ribambelle!

SCAPIN.

Elle était avec lui? Rien à craindre, en ce cas.

LE PÉDANT.

Par saint Alipantin, mais ils n'arrivent pas!
L'heure avance. Six coups vont sonner à l'horloge.

HÉRODE, en haut.

Yolande de Foix vient d'entrer dans sa loge.
Commençons!

SCAPIN.

Commençons quoi? Point de capitan!
Point d'Isabelle! A moins d'arrêter au mitan
La pièce, et le peut-on?

HÉRODE, pensif.

Cette absence est très grave,

Je crains un guet-apens.

(A Scapin.)

Viens, j'ai besoin d'un brave.

(Au Pédant.)

Toi, fais l'annonce et gagne un quart d'heure.

SCÈNE II

LES MÊMES, ISABELLE.

ISABELLE, se précipitant.

Au secours!

Ils sont quatre!

HÉRODE.

De quel côté.

ISABELLE.

Tout près du cours.

(Hérode et Scapin sortent.)

ZERBINE, à Isabelle.

Mais qu'est-ce?

ISABELLE.

Une embuscade, à cent pas du théâtre!
Il m'a crié : Fuyez! Je m'en charge!... Mais quatre
Contre lui seul!

LE PÉDANT.

Armés?

ISABELLE.

Oui.

LÉANDRE.

De quoi?

ISABELLE.

De bâtons.
Il a fondu sur eux, sans voir, presque à tâtons,
L'épée haute! Des corps ont chaviré dans l'ombre.
Ah! j'aurais dû rester, et j'ai comme un remords...

HÉRODE, entrant avec Scapin, puis Sigognac.

Nous sommes arrivés trop tard!...

SCAPIN.

Ils étaient morts!

SCÈNE III

Les mêmes, SIGOGNAC.

ISABELLE, courant à Sigognac.

Vous n'êtes pas blessé?

SIGOGNAC, lui prenant la main.

Moi? Quelle enfant vous êtes!
Vous n'avez point eu peur, voyons, de ces mazettes,
Ignorant l'A B C de l'art du guet-apens!
Pauvres diables!

SCAPIN.

Ils vont l'apprendre à leurs dépens
Cet art!... deux par les reins et deux par les bedaines.
Les premiers dans la boue, à jambes rebindaines,
Et les seconds sur la borne à califourchon!...
C'est ce que l'on appelle un beau coup de torchon!

HÉRODE.

Nous le célébrerons après la comédie,
Ce soir. Mais au retard il faut qu'on remédie.
Vite, baron, montez-vous habiller! J'entends
Le public réclamer la toile. Il n'est que temps.

SIGOGNAC.

Ne pouvez-vous, Hérode, oublier ma noblesse
Et ne plus m'appeler baron? J'ai la faiblesse
De me croire un artiste, ici, bon ou mauvais!

HÉRODE.

Eh bien! va t'habiller, camarade.

SIGOGNAC.

J'y vais.

(Il sort avec le Pédant.)

HÉRODE, à Isabelle.

Et toi, ma chère enfant! Mais qu'a-t-elle? Elle pâme!
Zerbine!... Léonarde!...
(Zerbine et Léonarde s'empressent autour d'elle.)

ISABELLE.

Ah! l'embuscade infâme!
Quatre contre un! Ce sont des choses que défend
L'honneur! Je suis brisée!
(Hérode la reçoit dans ses bras.)

HÉRODE.

Écoute, chère enfant,
Tu l'aimes? Tu te sens digne de lui! Mérite
Par un courage égal, que le péril irrite
Et centuple, ce cœur de brave! Tu gémis
De cette lâcheté qui met quatre ennemis

Devant un seul? Eh bien, derrière cette toile,
Sous le lustre embusqués, comme à la belle étoile,
Quinze cents assassins t'attendent!... Fuiras-tu?
Comme il a sa douleur, notre art a sa vertu :
Tu faiblis sous les coups que le malheur t'assène?
Tu pleures, mets du fard, et va sourire en scène.

ISABELLE.

Vous me rendez la force en me rendant la foi.
Je demande un quart d'heure au plus long. Laissez-moi
Seule avec Léonarde et sonnez la bataille.

SÉRAFINA.

Seule, ici?... Mais, ma chère, où voulez-vous qu'on aille?
Il nous faut un foyer pour recevoir les gens
De qualité, tous ces connaisseurs indulgents
A qui le privilège est dû, selon l'usage,
De venir saluer l'étoile de passage.
J'en attends quelques-uns. Peut-on tenir sa cour
Dans la rue et traîner ses robes dans la cour?
Votre pudeur, je pense, est assez garantie
Par le triple châssis de toile, et l'apprentie
Peut en passer par où nous passons toutes trois.
On n'est pas à l'hôtel du Marais!

ISABELLE.

Non, je crois!

(Tumulte du public.)

LÉANDRE.

Le parterre est houleux et la salle se gâte.

HÉRODE.

A l'heure du pétrin, tout le monde à la pâte.
(A Scapin.)

Toi, parle au peuple!
(A Zerbine.)
Toi, décroche le jambon
A musique. Tu sais en racler! Il est bon
Qu'en ce danger commun Sérafina se risque,
Puisqu'elle est habillée, à danser la morisque.
C'est d'ailleurs son triomphe.
(Zerbine décrochant la guitare.)

ZERBINE.

Attrape!

HÉRODE.

Allons! presto,
En scène!... Va, Scapin. Je frappe du marteau.
(Il frappe. A Isabelle.)
Cela te laisse un peu de temps, mais l'intermède
Est court. Dépêche-toi.
(Il sort derrière lui.)

ISABELLE.

Soyez tranquille. On m'aide.
(Elle se recule avec Léonarde.)

HÉRODE.

Je vais de mon côté donner un coup de main
Au baron.
(Il sort.)

SCÈNE IV

ISABELLE, LÉONARDE, puis VALLOMBREUSE.

ISABELLE, assise dans sa logette.

Voulez-vous me passer le carmin?
Je tremble encor! Qu'on est faible!

LÉONARDE, lui passant le carmin.

Quand on commence !
Mais l'oreille se fait ensuite à la romance,
Et l'on se bronze.

ISABELLE.

A quoi, Léonarde? aux dangers
De ceux qu'on aime?

LÉONARDE.

Autant qu'à ceux des étrangers.

ISABELLE.

A voir tuer celui qu'on aime on s'habitue?

LÉONARDE, en l'habillant.

Qu'il se laisse tuer par l'autre ou qu'il le tue,
C'est tout un, s'il en reste, ô nature! Il ne sert
Que d'avoir encor faim quand passe le dessert!
Naïve qui te plains! Tu manges ton pain d'orge!
La femme bat son plein quand pour elle on s'égorge.
C'est le point culminant de la route, mon chat!
Après vient le partage et puis c'est le rachat!
Hélas! J'irais tranquille et sans lâcher ma fiole
Dans une ville à sac au moment où l'on viole
Et du diable! si dans le pillage mon cœur
Aurait à distinguer le vaincu du vainqueur!

ISABELLE.

Vraiment à vous ouïr, Léonarde, on a honte
De son sexe, et le rouge au visage me monte!
Gardez pour vous, madame, ou pour Sérafina
Ces traits pervers que l'art de corrompre affina;

Ils s'émoussent sur moi. Je ne suis pas du nombre
De celles que l'on vend et qui, filles de l'ombre,
Dans les jardins d'amour font flèche de tout bois.
Que faites-vous de vos souvenirs?

LÉONARDE, buvant à une fiole.

Mais... j'y bois!

ISABELLE.

Allez-vous-en. Je puis m'habiller toute seule.

LÉONARDE

Mon doux Jésus! Que la passion rend bégueule!
(Apercevant Vallombreuse.)
Vous!

VALLOMBREUSE, lui donnant de l'argent.

Silence et filez!
(Il va s'accouder au paravent.)

ISABELLE.

Qu'est-ce donc qu'ils ont tous
A vouloir m'arracher mon bonheur! ah! jaloux!
Oui, je l'aime! Il est beau, fier, doux, noble et superbe.
Je l'aime!
(Apercevant Vallombreuse dans la glace.)
Qui va là?

VALLOMBREUSE, gaîment.

C'est le serpent sous l'herbe!

ISABELLE.

Je ne vous connais pas. D'où tenez-vous le droit
De pénétrer ici?

VALLOMBREUSE.

Le mot n'est pas adroit.
J'entre partout, du droit que l'on a quand les portes
S'ouvrent devant vos pas, toutes grandes, si fortes
Fussent-elles, et si closes! Je suis chez moi
En tous lieux, excepté devant vous et le roi,
Madame, car je passe à travers les serrures!...
Mais continuez donc à mettre vos parures.

ISABELLE.

Que voulez-vous?

VALL MBREUSE.

Vous voir; faut-il clore les yeux
Parce que le soleil resplendit dans les cieux?

ISABELLE.

Monsieur, je ne sais pas, n'ayant point l'art du monde!
Ce qu'il faut qu'une femme entreprise réponde
Au galant qu'elle veut évincer sans affront,
Et pour trouver les mots je n'ai pas l'esprit prompt;
Mais je parle à quelqu'un de noble et chez qui vibre
La lyre de l'honneur. Or je ne suis pas libre.

VALLOMBREUSE

C'est Minerve qui chante en Vénus Astarté.

ISABELLE.

Je croyais m'exprimer avec plus de clarté.
J'aime quelqu'un, monsieur. Vous êtes gentilhomme.

VALLOMBREUSE.

Quel est l'heureux Pàris qui fit tomber la pomme
D'une pareille main et qui n'en mourut pas?

ISABELLE.

Ah! vous êtes l'auteur du guet-apens!

VALLOMBREUSE.

Plus bas.

Il vit encore!

(Isabelle sort de la logette terrifiée. Sigognac paraît en capitan avec Hérode.)

Mais quelle aimable colère
Vous embrase, et quel vent de tempête accélère
Le flux et le reflux de vos seins irrités?
Vagues de lis et de roses, vous méritez
Qu'une mouche y navigue ainsi qu'une trirème!

(Il pique une mouche dans la boîte, et veut la poser sur la poitrine d'Isabelle.)

SIGOGNAC, lui saisissant le bras.

Mademoiselle met ses mouches elle-même!...

VALLOMBREUSE, furibond.

Cet homme m'a touché le bras! Il est perdu.

(Applaudissements dans la salle.)

SCÈNE V

Les mêmes, VIDALINC, SÉRAFINA, DE BRUYÈRES et ZERBINE, puis tous LES COMÉDIENS.

VIDALINC, ramenant Sérafina.

Ah! quel succès, madame, et comme il vous est dû!
Vous nous fîtes des cieux descendre Terpsychore!

DE BRUYÈRES, à Zerbine qu'il enlace amoureusement.

Traîtresse!

VALLOMBREUSE.

Venez tous et qu'il en vienne encore!

VIDALINC.

Qu'a donc le duc? Il est livide.

VALLOMBREUSE, hors de lui.

Baladins,
Paillasses, bateleurs, dignes de tous dédains,
De tous mépris et bons pour la roue, un des vôtres
Va mourir! Vous pouvez dire vos patenôtres!
Cet être, votre égal ou de même acabit,
A de son doigt abject effleuré mon habit!...
Qu'on l'écrase et que les chiffonniers dans leurs hottes
Piquent ce que mes gens en garderont aux bottes!

SIGOGNAC, se démasquant.

Jeune homme qui parlez de tuer à plaisir
Comme le grand Sophi de Perse à son vizir
Ou bien comme un enfant cruel à sa poupée,
Il m'avait semblé voir à vos flancs une épée!

VALLOMBREUSE.

Un duel avec vous? à quelle arme? au sifflet,
Vil histrion!

SIGOGNAC, à de Bruyères.

Marquis, veuillez donc, s'il vous plaît,
Dire à ce joli fat qui je suis et qu'il tâche
De défendre sa vie, et puis qu'il est un lâche
En cinq lettres, ayant insulté sans danger
Une femme que j'aime et que je vais venger!
(Il tire son épée.)

VIDALINC, à Sigognac.

Monsieur, si vous l'aimez, adieu l'épithalame!
Vallombreuse est, sans pair, notre première lame.

DE BRUYÈRES, à Vallombreuse.

Mon cher duc, vous avez devant vous l'héritier
Des Sigognac. Il vous le cède d'un quartier
Et ses aïeux, auprès des miens, en Terre Sainte
Entrèrent les premiers dans la céleste enceinte.

VALLOMBREUSE.

Vous vous portez garant, de Bruyères?

DE BRUYÈRES.

Garant
Et témoin. Le baron est de plus mon parent.
(Bruit dans la salle.)

VALLOMBREUSE.

C'est bien; finissons-en tout de suite, et sur place!

SIGOGNAC.

J'allais vous en prier, car le public se lasse.

VALLOMBREUSE.

Monsieur de Vidalinc, vous êtes mon second?

VIDALINC.

Toujours, duc, et partout.

DE BRUYÈRES, aux comédiens.

Retirez-vous au fond.
(Le duel commence.)

HÉRODE.

O Dieu des braves gens, au nom du long martyre
De sa mère, défends cette enfant!

VIDALINC, à part.

Comme il tire!

VALLOMBREUSE.

Touché. C'est sans exemple.
(Il vacille, Vidalinc le reçoit.)

VIDALINC, emmenant Vallombreuse.

Où trouver un peu d'eau?

SIGOGNAC, à Isabelle.

Madame, votre injure est lavée.

SCAPIN.

Au rideau!
(On lève le rideau. On voit la salle pleine de monde. Sigognac remet son masque et entre en scène.)

SIGOGNAC, en scène.

« Oui, je rêve, Clindor, et ne saurais résoudre
« Lequel je dois des deux, le premier, mettre en poudre,
« Du grand Sophi de Perse ou bien du grand Mogor!

SCAPIN, en Clindor.

« Eh! de grâce, monsieur, laissez-les vivre encor! »

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

A Paris. Le cabaret du Radis-Couronné, sur le Pont-Neuf. Le soir commence à tomber à la scène V, et la lune paraît derrière la statue d'Henri IV que l'on aperçoit sur son terre-plein, par une très large baie qui sert de grand'porte, au fond, au cabaret. Décoration pittoresque, tonneaux, tables, etc. A la hauteur d'un étage, une galerie en bois avec sa rampe, circule autour de la salle, desservant les chambres des voyageurs. Elle communique avec la scène par un petit escalier, à droite, sous lequel est une porte cachée. Au lever du rideau, divers types de la population du Pont-Neuf vont, viennent, boivent et mangent. A droite, une cheminée de rôtisseur embrasée, où tournent des broches d'oies et poulardes que des marmitons arrosent. Grande animation.

SCÈNE PREMIÈRE

A gauche, HÉRODE, SCAPIN et LE PÉDANT, attablés ; à droite, MALARTIC, dormant sur une table, LÉANDRE, attablé au fond, avec AGOSTIN, L'AUBERGISTE DU RADIS-COURONNÉ, CHIQUITA, endormie sous une table.

L'HOTELIER.

(Il est debout, vêtu du costume blanc traditionnel, devant sa rôtisserie, à droite, le visage enflammé par le brasier, et brandit une lardoire. Il interpelle les marmitons et les servantes qui vont, viennent, se démènent, se bousculent et lui apportent ce qu'il réclame.)

La cannelle !... Les quatre épices !... La muscade !...

Une barde de lard !

(Il arrête un marmiton.)

Toi, reste en embuscade
Auprès de ce coulis qui se met en courroux.

(A un autre.)

Saupoudrez ce jambon ! Allongez-moi ce roux !
Qu'on batte six blancs d'œufs !

(A un autre, qu'il prend par l'oreille.)

Or çà, le gâte-sauce,
Faut-il s'agenouiller pour que l'on nous exauce ?
Ce court-bouillon languit !... Du vinaigre, à foison !
Dépêchons.

(A d'autres.)

Prosecteurs, dépecez cet oison !...
Arrosez la poularde et débrochez le râble !

(A un autre.)

Tu m'as laissé brûler l'andouille, misérable !
Et tu veux devenir rôtisseur ? Étourneau !
Tu n'es pas même bon à conduire un fourneau.
Va me chercher un verre et descends à la cave
Avec les sommeliers, ta place est là !

LE PÉDANT.

J'en bave !
Rien d'aussi beau jamais ne délecta mes yeux
Que ce chef homérique et comparable aux dieux
Qui, mêlant la grandeur des gestes aux paroles,
Mène toute une armée à l'ost des casseroles !
Vous représentez-vous Annibal autrement ?

SCAPIN.

Il n'en put différer que par l'accoutrement !

(Un arracheur de dents débouche sur le Pont-Neuf suivi d'un compère qui se tient la joue à pleines mains et geint.)

L'ARRACHEUR DE DENTS, au compère qui le suit.

Non, monsieur, non, souffrez de douleurs excessives !
Criez ! Jurez ! Ayez l'enfer dans les gencives...
Les dentistes ne sont pas rares à Paris,
Moi, je n'arrache pas les dents, je les guéris !
Je ne puis rien pour vous ! Les hommes de science
Tels que moi sont plus fiers ! Ils ont leur conscience !
Ils savent qu'il existe un élixir. — Mais chut !...
Qu'une goutte, monsieur, sur vos lèvres en chût,
Vous mâcheriez du fer avec la dent malade
Aussi facilement qu'un trognon de salade.
Bonjour ! non, non, le baume est trop coûteux pour vous,
Car il coûte la somme immense de deux sous !
(Il disparaît suivi du compère.)

SCAPIN, montrant la foule qui suit le charlatan.

Voyez-les ! Dans une heure il n'aura plus de baume
A vendre. Ah ! ce Paris, comme l'esprit l'empaume !

HÉRODE.

Enfin, nous y voilà, chers amis, en ce lieu
Formidable et charmant où l'artiste est un dieu,
Et nous y voilà tous — ou presque tous — au centre,
Sur le Pont-Neuf !...

LE PÉDANT.

On peut se déboucler le ventre
Et se dédommager des longs jeûnes ! Mangeons !
J'avalerais des bœufs !...

SCAPIN.

Et moi, des esturgeons !
(Ils mangent et boivent.)

MALARTIC, à sa table.

Attention ! Ce sont mes fils de Melpomène !
Mais je n'aperçois point le jeune phénomène

Qui m'a, dedans Poitiers, si fortement roué
Que j'en ai pour ma vie à rester enroué !
Dormons du coin de l'œil en attendant Lampourde !
(Il se rendort.)

SCAPIN, à Hérode.

Or çà, dans quelle auberge as-tu commis la bourde
De nous loger ? C'est bien pour nous tout ce qu'il faut,
Mais les femmes ?

HÉRODE, désignant le premier étage.

Elles ont quatre chambres là-haut.
Très décentes !... Et puis, la maison est célèbre
Pour ses jambons du Tibre et pour ses vins de l'Èbre,
Et comme chef de troupe, il serait erroné
De vous descendre ailleurs qu'au « Radis-Couronné ! »
Enfin, l'autre raison vient de notre escarcelle.

LE PÉDANT, la bouche pleine.

Scapin, si tu n'as rien contre cette sarcelle,
Goûtes-en !... Cet oiseau, dans son jus dégourdi,
Me réconcilierait avec le vendredi !

HÉRODE, regardant au fond.

(Entre Lampourde.)

Oh ! penchez-vous pour voir le nez carnavalesque
Qui vient d'entrer, tirant un visage burlesque,
Comme un navire au port cingle de l'éperon.

SCAPIN.

Si j'étais un Callot ou, plus humble, un Scarron,
Soit que je dessinasse ou bien que j'écrivisse,
Je peindrais cette cape en barbes d'écrevisse,
Ce torse rouge, ces gigantesques fémurs
D'échassier famélique, à passer sur les murs

D'une seule enjambée, et ces bras en spirales
Propres à remonter l'horloge aux cathédrales!...
Quel modèle pour un capitan!

HÉRODE.

C'en est un!

SCÈNE II

Les mêmes, LAMPOURDE.

LAMPOURDE, entre et va lentement s'asseoir à la table de Malartic qu'il frappe du poing pour appeler.

Une pipe de Flandre, un tison, du petun
Et des cartes!...
(Il s'assied.)

MALARTIC.

C'est toi? Je commençais un somme!
Tu te décides?...

LAMPOURDE.

Oui. La fortune m'assomme!
Je n'ai plus un liard. L'enfer coalisé
S'acharne contre moi... J'avais réalisé,
Par mon travail, de quoi vivre un mois de mes rentes
Honnêtement, avec des femmes suggérantes!...
Les dés ne veulent point. Je reprends mon outil.
Donc, Malartic, causons. De quoi retourne-t-il?

MALARTIC.

C'est très simple : d'un homme à rayer de la liste
De tes contemporains.

LAMPOURDE.

Je suis spécialiste!
Mais le métier m'ennuie. On ne rencontre plus
Que des lâches sans âme, énervés ou perclus,
Mauvais gladiateurs, qui parent par la tierce
Quand il faudrait parer par la quarte, et qu'on perce
Aussi facilement qu'on embroche un dindon!
C'est stupide! On a l'air d'un assassin!...

MALARTIC, lui versant à boire.

Pardon,
Tu ne bois pas!

LAMPOURDE.

Toujours! Mais j'attendais ton offre.
Je suis bien élevé.

MALARTIC, posant un sac sur la table.

Tu peux puiser au coffre,
Et le client est bon! Quant à l'homme, voici
Le personnage et son portrait en raccourci.
Il m'a, seul, — tu m'entends, — la semaine dernière,
Culbuté trois amis et jeté dans l'ornière.
En outre, il a blessé presque mortellement
Le duc

LAMPOURDE.

De Vallombreuse! Allons donc!

MALARTIC.

Tellement
Que je dirais, — n'était mon horreur pour l'axiome —
C'est la meilleure épée — après toi — du royaume.

LAMPOURDE.

Tu dis qu'il a blessé mon élève?

MALARTIC.

Je dis
Blessé.

LAMPOURDE.

Blessé?

MALARTIC.

Blessé.

LAMPOURDE.

C'est son *De profundis!*
Quel homme est-ce?

MALARTIC.

Un acteur bouffon. Mais il excipe
Du titre de baron!

LAMPOURDE.

J'en ai cassé ma pipe!

MALARTIC.

Alors tu prends le sac?

LAMPOURDE.

Il le faut bien!... Mais on
Te le tuerait pour rien!... A plus forte raison!...
Pourtant, si je le prends, qu'est-ce donc qui te reste?
Pylade en pareil cas partage avec Oreste,
Partageons.

MALARTIC.

Garde tout. J'ai mon lot. Le client
Fait coup double... Mon rôle assez humiliant,
Est d'enlever à l'homme à qui l'on te députe
Sa maîtresse, tendron que le duc lui dispute.

LAMPOURDE.

Où dois-je travailler?

MALARTIC.

Ici.

LAMPOURDE.

Comment?

MALARTIC.

C'est clair,
Dans cet hôtel garni.

LAMPOURDE.

Fi! J'exerce en plein air!
Des veuves que je fais, il me faut pour tribune
L'œil de Dieu!

MALARTIC.

Tu n'auras que celui de la lune.

LAMPOURDE.

La porte ouverte alors?

MALARTIC.

C'est entendu.

LAMPOURDE, à l'aubergiste.

Deux œufs.

CHIQUITA.

Ces hommes sont méchants, j'aurai les yeux sur eux.

SCÈNE III

LES MÊMES, LÉANDRE, AGOSTIN, L'AUBERGISTE, puis CHIQUITA.

LÉANDRE, à Agostin.

Seigneur caballero, le tour est impossible!
Il veut, sur cette porte, en manière de cible,
(S'adressant au groupe des comédiens.)
Mettre un enfant à la distance de dix pieds
Et prétend le sertir depuis la tête aux pieds
D'un nimbe de poignards!...

AGOSTIN.

Comme un saint d'une gloire.
Que gagez-vous?...

LÉANDRE.

Bouteille!

L'AUBERGISTE.

Et moi, par saint Magloire,
Mon patron, j'en veux être, et j'ajoute à l'enjeu
La couchette et le droit de pique au pot-au-feu.

AGOSTIN.

C'est dit?

LÉANDRE ET L'AUBERGISTE.

Oui.

AGOSTIN, appelant.

Chiquita!
(Chiquita sort de sous une table où elle dormait.)

HÉRODE.

C'est l'enfant de Bohême,
La fillette au collier !

LE PÉDANT

Parbleu ! C'est elle-même.

AGOSTIN, à Chiquita.

Sur la table ! Debout. Ouvrez les bras en croix.

LÉANDRE, effrayé.

Arrêtez ! Il suffit !... Je paie et je vous crois.

SCAPIN, de sa place.

Ferme les yeux au moins !

CHIQUITA.

Pourquoi ? Je le regarde !

LÉANDRE.

Non ! Non ! C'est un spectacle inhumain.

AGOSTIN, la navaja au poing.

Prenez garde.
Ne bouge plus.
(Il lance la navaja.)

MALARTIC.

Dans les cheveux ! au ras du front !

LAMPOURDE.

Mais vois cette gamine ! Elle leur fait affront
Par son courage !

AGOSTIN, lançant d'autres poignards, il annonce les coups.

Aux flancs ! à l'épaule ! à la taille !
Aux bras ! à la cheville ! aux doigts !

CHIQUITA, sortant de la porte.

Pas une entaille !
Voyez et constatez, messieurs.
(Applaudissements. Elle fait d'un côté le tour des tables et Agostin de l'autre.

LAMPOURDE, à Chiquita.

C'est très gentil.
Comment t'appelles-tu, moricaude ?

CHIQUITA.

Plaît-il ?

MALARTIC.

Quel regard ! Assieds-toi ! Mange !

CHIQUITA.

Je suis repue.

LAMPOURDE.

Puise au moins dans ce sac. C'est de l'or.

CHIQUITA.

Non, il pue.

AGOSTIN, à Chiquita.

Ton repos est payé par l'enjeu des paris.
Monte dormir. Je vais au travail... dans Paris.
(Il sort. Chiquita monte par l'escalier aux chambres et disparaît dans l'une d'elles.)

LAMPOURDE, la regardant monter.

C'est d'Espagne que nous arrivent ces traînées.
On se demande à quoi servent les Pyrénées !

SCÈNE IV

HÉRODE, SCAPIN, LE PÉDANT, LAMPOURDE, MALARTIC, L'AUBERGISTE

SCAPIN.

Notre ami le baron ne revient pas du quai !
Ce n'est pas bien prudent. Il peut être attaqué,
La berge, au bord du fleuve, étant le réceptacle
De tous les sacripants.

HÉRODE.

Mais aussi quel spectacle
Que celui de la Seine après le couvre-feu !
J'y hantais autrefois, et je vous fais l'aveu
Qu'au temps où je levais du poing une futaille
Je descendais souvent y proposer bataille,
Le soir, aux plus râblés de ces coupe-jarrets
Qui guettent la pratique au coin des cabarets.
C'était charmant !... Après ces victoires fougueuses
On était couronné de pampres par des gueuses !

SCAPIN.

Tu n'irais plus ?

HÉRODE, inquiet.

Pourquoi ?

SCAPIN, indiquant Lampourde et Malartic.

Des présages mauvais !...
Je crains le Vallombreuse... Enfin vas-y.

HÉRODE.

J'y vais.

(Hérode sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins HÉRODE.

MALARTIC.

Dirige ton regard, sans lâcher la cruchette,
Lampourde, dans le sens où je tends ma fourchette!
Que vois-tu ?

LAMPOURDE.

Le Pont-Neuf!

MALARTIC.

Et sur le pont ?

LAMPOURDE.

D'abord
Le soleil disparu; puis, devers l'autre bord,
La lune en chasse avec sa meute de cerbères
Dans le scintillement poudreux des réverbères.

MALARTIC, se levant.

Est-ce tout ?

LAMPOURDE, se levant.

Par Castor et son ami Pollux!
Que de bourgeois bravant ces astres impollus!...
J'en rougis!

MALARTIC.

Va toujours!

LAMPOURDE.

Une Génovéfine

Passe modestement sous la porte Dauphine,
Au milieu de truands, de malandrins tordus,
Culs-de-jatte, bancals et monstres éperdus
Ayant le nez au dos et l'œil au péritoine.
Une Tentation de monsieur saint Antoine !

MALARTIC.

Continue.

LAMPOURDE.

Un gaillard, que j'estime Gascon
A son air de marcher au niveau du balcon,
S'arrête, les regarde, et rit de leurs vacarmes.

MALARTIC.

Observe-le, Lampourde ! Il est ton maître aux armes !
Bonne chance ! A demain. A moins que !... Car alors
Nous ne nous verrions plus que là-haut !...

LAMPOURDE.

Tête et corps !
C'est à tuer pour rien ! Va-t'en, ou bien qu'il vienne !

MALARTIC.

A ta commande donc ; moi, je vais à la mienne.
(Ils sortent). L'angélus sonne.

SCÈNE VI

SCAPIN, BLAZIUS, L'AUBERGISTE.

L'AUBERGISTE.

Voici le couvre-feu, messieurs. Je dois fermer.
L'ordonnance est récente, il faut s'y conformer.

LE PÉDANT.

Indique-nous la chambre, et gare si tu bronches,
Où nous allons tous deux tonitruer des bronches!

L'AUBERGISTE.

Entrez ici. Bonsoir.

(Ils entrent à gauche. L'aubergiste pousse la porte, met la barre, puis il siffle. Léonarde apparaît au haut de la galerie et descend vivement.)

SCÈNE VII

L'AUBERGISTE, LÉONARDE.

L'AUBERGISTE.

C'est fait. Ils sont bouclés!

LÉONARDE, lui remettant un portefeuille.

Voici le prix de votre auberge. Où sont les clés?

L'AUBERGISTE, les lui donne.

Pour acheter sur pied une auberge vivante
Celui que vous servez est riche!

LÉONARDE.

Je m'en vante.
Au large, et le secret, ou bien vous êtes mort!...

L'AUBERGISTE.

Je n'y tiens pas, madame.

LÉONARDE.

Et vous n'avez pas tort.

(L'aubergiste sort.)

SCÈNE VIII

L'AUBERGISTE, SIGOGNAC, HÉRODE, LAMPOURDE.

L'AUBERGISTE.

Vous rentrez à propos. Je fermais. L'Angélus
Vient de sonner.

(Il sort.)

HÉRODE, à Sigognac.

Eh bien?

SIGOGNAC.

Les livres qu'on a lus
Ne donnent qu'une idée imparfaite et confuse
De ce Paris, bouilloire où l'Univers infuse!
Il ne ressemble à rien de ce que j'en savais,
Et cependant c'est lui tel que je le rêvais!
On n'y fait point un pas sans que l'on reconnaisse
L'idéal de cité bâti dans sa jeunesse.
Je m'y sens étranger comme on se sent chez soi.
C'est bien le paradis terrestre, fors le roi!

HÉRODE.

Vous le vîtes?

SIGOGNAC.

Hélas! Est-ce là notre sire?
Un fantôme d'enfant au visage de cire,
Aux yeux mornes, idole étrange de l'ennui,
Lui, le fils d'Henri quatre, et notre maître, lui!
Cet avorton qui passe au fond de ce carrosse,
Immobile, lugubre, enfantin et féroce,

C'est l'être aux pieds duquel, nobles, nous nous courbons?
Avec quels capucins nous fait-on des Bourbons?

SCÈNE IX

LAMPOURDE, SIGOGNAC, HÉRODE.

(Lampourde a tiré la cape de Sigognac qui se retourne et dégaine. Lampourde en fait autant. Ils se mettent en garde.)

LAMPOURDE.

Compris! C'est justement ce que je voulais dire.
Mais, permettez d'abord, monsieur, je n'ai point d'ire
Contre vous... Mais on m'a payé pour vous tuer;
Voici l'argent! à moins de le restituer?...

SIGOGNAC.

Vous venez de la part du duc de Vallombreuse?

LAMPOURDE.

Il paraît!

SIGOGNAC.

Compliments, sa maison est nombreuse.

LAMPOURDE, montrant Hérode.

Monsieur est... nos témoins?

HÉRODE.

Je suis fort amateur,
Et si vous permettez!
(Il s'assied sur les degrés de la statue.)

LAMPOURDE.

Comment donc! trop flatteur!
Nous commençons.

SIGOGNAC.

Quand vous voudrez.
(Ils engagent le fer.)

LAMPOURDE.

Bonne parade!
Principes excellents.

SIGOGNAC.

Merci, mon camarade.

LAMPOURDE.

Bien! A vous celle-ci.
(Il se fend.)
Peste!

SIGOGNAC.

A vous celle-là!

LAMPOURDE, parant.

Diable! Voyons! Bravo! qui vous la révéla?
Je m'en croyais le seul professeur.

SIGOGNAC.

Certain Pierre
Mon valet, très expert aux choses de rapière.
Voici l'un de ses coups.

LAMPOURDE, parant.

Il est prodigieux!
En plein jour, j'y passais. Je ne dois qu'à mes yeux
De chat, familiers au reflet des ténèbres,

De n'être point parti pour les rives funèbres.
Permettez-moi, monsieur, de vous serrer la main.

HÉRODE.

En avez-vous assez?

LAMPOURDE.

Qui, moi? Jusqu'à demain.
(A Hérode qui monte l'escalier.)
Vous nous quittez?

HÉRODE.

Je vais chercher des dames.

LAMPOURDE.

Bonne idée!
Charmante! La querelle est toujours mieux vidée
Devant l'objet! Allez! Faut-il attendre?

HÉRODE.

Non!
(Il monte chez Isabelle.)

LAMPOURDE, à Sigognac.

Monsieur, je vous le dis, sans savoir votre nom,
Depuis Paraguantes, mon maître, et Girolame,
Je n'avais pas encor frotté pareille lame!
Vous vivriez cent ans si je n'existais point.
En garde, s'il vous plaît, et votre épée au poing!
Monsieur, voici le fruit de mes longues études
Et je le recommande à vos sollicitudes.
(Il se fend de toute sa longueur. Sigognac fait sauter son épée.)

LAMPOURDE.

Désarmé!... moi!...

SIGOGNAC.

Ramasse.

LAMPOURDE.

A quoi bon ? C'est fini !
Tuez-moi !

SIGOGNAC.

Te tuer ?

LAMPOURDE.

Tuez-moi donc !

SIGOGNAC.

Nenni !
J'ai d'un trait incorrect commis la peccadille.

LAMPOURDE.

Lequel?

SIGOGNAC.

J'avais le roi dans mon jeu !

HÉRODE, amenant Isabelle.

Viens, ma fille.

VALLOMBREUSE, à gauche.

La partie est perdue.

SCÈNE X

SIGOGNAC, VALLOMBREUSE, ISABELLE, HÉRODE, SCAPIN, LE PÉDANT, LAMPOURDE.

LAMPOURDE, un sac à la main.

Un mot, monsieur le duc,
Un viaduc qu'on coupe est-il un viaduc?
Un tronc est-il un tronc si l'on n'y peut rien mettre?
Et le maître qui trouve un maître est-il un maître?
Non. J'ai trouvé le mien. N'étant pas un voleur,
Je vous rends votre sac qui m'a porté malheur,
Car on peut dire tout de Jacquemin Lampourde,
Qu'il est friand des dés, du sexe et de la gourde,
Mais l'on ne peut pas dire, et c'est le point urgent,
(Il jette l'argent aux pieds de Vallombreuse.)
Qu'il ait jamais volé la pratique ou l'argent!

VALLOMBREUSE, poussant le sac du pied.

Je ne te savais pas si bon jurisconsulte!
(Lampourde sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins LAMPOURDE.

SIGOGNAC, à Vallombreuse.

Vous ne bondissez pas sous l'insulte!

VALLOMBREUSE.

L'insulte,
Quand, pareille à la boue, elle gicle d'en bas,
Est de celles que brosse un valet sur les bas;
On ne la lave pas soi-même; à des ilotes
On les jette, et l'on va remplacer ses culottes.

SIGOGNAC.

D'honneur, je crois rêver lorsque je vous entends!
Il faut que la noblesse ait depuis quelque temps
Changé de lois, de mœurs et d'histoire! J'estime
Que d'une illusion je dois être victime
Et que vous n'êtes pas le vrai porte-pennon
De la race des preux dont vous souillez le nom!
Ventre-saint-gris, cousin, je sors de ma province.
De cette Cour, dont ma fierté seule m'évince,
Mais où je peux paraître au moins à vos côtés,
Je ne sais rien sinon que vous m'en dégoûtez.
Ma foi, monsieur, tant pis pour vous si vous en êtes!
La noblesse, mais c'est l'élite des honnêtes,
Des braves et des bons! Mon père me l'a dit,
Et vos yeux où l'orgueil du vice resplendit
Me laissent deviner, sans pouvoir m'y méprendre,
Que le vôtre a perdu son temps à vous l'apprendre.

VALLOMBREUSE.

Il m'a toujours appris, dans les pires malheurs.
A ne point me commettre avec des bateleurs.

HÉRODE, à Vallombreuse.

Vous le prenez sur vous, monsieur, j'en ai des preuves.

VALLOMBREUSE, à Hérode.

Et quelle est, s'il te plaît, la source où tu t'abreuves?

HÉRODE.

Si je vous le disais, vous seriez bien surpris !
Mais nous autres, manants, en butte à tout mépris,
Quand nous prêtons serment sur le lit d'une morte,
Nous le tenons.

SIGOGNAC, à Vallombreuse.

Monsieur, veuillez passer la porte.

VALLOMBREUSE.

Vous dites?

SIGOGNAC.

Je vous dis : sortez !

VALLOMBREUSE.

D'ici ! Pourquoi?
Mais vous êtes mon hôte! et l'auberge est à moi !

SIGOGNAC.

Ceci passe mesure et la vile manœuvre
Est digne des coquins que vous mettez en œuvre.
Ah ! je me tiens pour fol à mettre chez les fous.
D'avoir touché le fer d'un vilain tel que vous !
Celle que vos désirs salissent de leur fange
Est ma femme! Elle porte à son front pur d'archange
Le cimier de baronne et les cigognes d'or.
Je lui donne mon nom, et, s'il te reste encor
Un peu de cet honneur que le tien représente,
Je la prends par la main et je te la présente.
(Présentant Isabelle.)
Isabelle, baronne et dame des trois fiefs
De Sigognac, Morsac et Gorlès, dont les chefs
Vassaux directs du roi, lequel seul les réclame,
Devant Jérusalem ont porté l'oriflamme.

Je te la nomme ici des titres qu'on lira
Sur son tombeau, cousin, quand elle y dormira
Près de moi, côte à côte, en discrète personne,
La tête au dur chevet que mon chiffre écussonne,
Et lorsqu'ayant payé par la maternité,
Avec sa part d'honneur, son droit d'éternité,
Elle aura sous les pieds le lévrier fidèle
De noble, de chrétienne et d'épouse modèle!...
Et ceci dit, monsieur, je me tais — et j'attends.

VALLOMBREUSE.

Cousin, vous me parlez la langue que j'entends.
J'eusse abaissé déjà l'orgueil de ma couronne
Ducale, et fait amende à la jeune baronne,
Si parmi tous ces noms et ces titres anciens,
Vous n'aviez pas omis de m'apprendre les siens.
Isabelle est un nom charmant — mais... de baptême

ISABELLE.

Ah! ne répondez rien!

SIGOGNAC.

Ma réponse est : je t'aime.

VALLOMBREUSE.

Je regrette, monsieur, d'en rester sur le mot :
Quand on se mésallie, on le fait le front haut,
Et l'on ne voile pas, de peur qu'on vous en raille,
L'origine de ceux que l'on désencanaille.
Je reste votre amant, ma belle, invétéré!...

SIGOGNAC.

Monsieur le duc, pour ce mot-là je vous tuerai!

VALLOMBREUSE, du seuil.

Dieu le sait, beau cousin!

(Il sort suivi de Lampourde.)

HÉRODE.

Après cette algarade
Il faut sortir du coupe-gorge. Camarade,
Réveillez nos amis. Va faire ton paquet,
Ma chère enfant. Je cours atteler le Raquet.

Sigognac sort à droite, Hérode à gauche. Isabelle va à l'escalier. Elle est saisie par des spadassins, guidés par Malartic, enveloppée et enlevée.

MALARTIC.

De la douceur, messieurs, c'est une femme et même
Une artiste !

CHIQUITA, les suivant.

Je la sauverai puisqu'il l'aime.

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

Une salle du château de Vallombreuse. Vaste baie au fond.
Portrait du prince de Vallombreuse.

SCÈNE PREMIÈRE

ISABELLE, MALARTIC, assis à l'écart, masqué dans son déguisement de vieil intendant.

ISABELLE, très agitée, allant deci, delà.

Où m'avez-vous traînée et quel est ce manoir
Sinistre, environné d'un terrible étang noir?...
Est-ce ici le Cocyte et son bois!... Suis-je morte
Ou vivante?... Oh! je rêve!... A mon aide!... Main forte!...
Assassins, ravisseurs, que me voulez-vous tous?...
(Malartic tousse.)
Monsieur, vous me parlez?

MALARTIC.

Non, c'est un peu de toux.

ISABELLE.

Ayez pitié, monsieur. Je suis bouleversée!...
Dans l'horrible forêt au galop traversée

Vous avez été doux pour moi, noble vieillard.
Où suis-je ? Ce donjon dressé dans le brouillard,
Quel est-il ?... Qui m'arrache aux seuls êtres que j'aime ?

MALARTIC.

Ce castel est très vieux, je le crois du douzième !
Quant à votre indulgent et naïf pronostic...
(Il se démasque.)
Je suis un spadassin, mon nom est Malartic !

ISABELLE, reculant.

Ah ! je comprends !... Le duc ?...

MALARTIC.

Une aimable folie !...
Madame, vous avez le tort d'être jolie.
Donc au mal qu'on vous veut il faut vous aguerrir ;
Il ne dépasse pas celui qu'il doit guérir !...

ISABELLE.

C'est un rapt !

MALARTIC, enjoué.

C'en est un ! Mais vous êtes experte !...
Vous en jouez sur la scène, pour notre perte,
Qui me tirent des yeux, tel que vous me voyez,
Plus d'eau,—moi qui n'en bois !—que du corps des noyés !...
Or votre art ce jourdhuy dépasse la pensée !...
Ces pleurs, ces cris d'appel, la force dépensée
Pour rompre vos liens sur ce cheval, tandis
Que monsieur votre amant nous courait sus, sandis,
Quelle scène et quel jeu !... Cela tient au génie
Et j'ai vu l'idéal en fait d'Iphigénie !

ISABELLE.

Railler le faible est lâche, et vous l'êtes !

MALARTIC.

Railler,
Moi, quand j'use en bravos ma voix... à l'érailler,
Et mes mains... à saigner!... Quand mon amour occulte
Vous nimbe d'une gloire et vous poursuit d'un culte!...

ISABELLE, s'asseyant.

Pourquoi donc faites-vous le mal?

MALARTIC, naïvement.

Pour de l'argent!...
Je serais vertueux si j'allais émargeant
A des caisses du bien pour la vertu fondées!
Je n'en connais, hélas! que de dévergondées,
Et j'y touche!... Le monde est mal organisé
Puisqu'il faut vivre avant d'être canonisé!...
Mais adieu. Mes amis Piedgris, Bringuenarilles,
Tordgueule et La Rapée, — excusez ces gorilles
De leurs noms d'hommes! — sont à quelques pas d'ici,
Et j'ai l'ordre de les griser..., leur chef aussi!
(Il salue. Fausse sortie.)

ISABELLE, se levant.

Encore un mot. Quel est ce portrait?
(Elle désigne du doigt le portrait du prince.)

MALARTIC.

Je l'ignore.
Quelque seigneur de cour ou quelque monsignore.
Nous ne voyons les grands, dans mon art, que masqués,
Mais la touche est d'un maître et signe: Velasquez!...
(Il sort.)

SCÈNE II

ISABELLE, seule, puis CHIQUITA.

ISABELLE, seule. Elle va au portrait du prince et le contemple.

Tête pâle aux yeux noirs, où t'ai-je déjà vue?...
De tout secours humain quand je suis dépourvue,
Tu m'apparais si calme et tes yeux sont si bons
Qu'à mon anxiété je sens que tu réponds.
Qui que tu sois dont l'âme en ces yeux me regarde,
Homme mort ou vivant, je me mets sous ta garde!...
(Elle se rapproche du portrait.)
Certes! je te connais. Tu m'aimes... ou m'aimas!
Ces cheveux, sur lesquels de précoces frimas
Ont neigé, j'ai senti la douceur de leurs boucles!...
J'ai tenu cette épée à pommeau d'escarboucles!...
Mes mains sur ce collier ont dit le chapelet
Des jours bénis, et, quand ma mère m'appelait,
Quelqu'un que j'ai perdu souriait ton sourire!...
(Plus agitée et revenant.)
Si tu règnes céans, tu ne peux pas souscrire
A ta honte!... Portrait d'aïeul, je t'appartiens,
Et tu vas me sauver si ce monstre est des tiens!
(Chiquita paraît à droite.)
Chiquita, tu descends du ciel!

CHIQUITA.

Oui, c'est ma route.

ISABELLE.

Baisse la voix, j'entends des soldats sous la voûte.
Qui t'a menée ici? Les bois sont pleins de loups.

CHIQUITA.

Le carrosse qui te suivait!... J'étais dessous.

ISABELLE.

Mais comment es-tu là?...

CHIQUITA.

Les murs ont des voitures
Quand des tuyaux de plomb montent jusqu'aux toitures

ISABELLE.

Ah! brave enfant!

CHIQUITA.

As-tu ton poignard?

ISABELLE.

Je n'ai rien.

CHIQUITA.

Toi, femme, tu n'as pas de poignard?... Prends le mien.
Maintenant te voilà libre!... Dans les Castilles,
Au pays d'Agostin, il n'est tours ni bastilles
Que n'ouvre cette clef!... Tue ou meurs!... Tu priais?
Je t'écoutais prier un tableau! — C'est niais,
On se défend! Veux-tu que je te le ramène,
Moi seule, ton amant?

ISABELLE.

La tâche est surhumaine.
Tâte ces murs de grès, mesure cet étang,
Et demande au soleil qui se couche où s'étend
La forêt qui m'enserre. Écoute cette horde
De soudards avinés...

CHIQUITA, montrant son lazzo.

Je sais lancer la corde,
En cercle, en flèche, en angle, en croix de Saint-André.
Sauras-tu la tenir quand je m'y suspendrai?

ISABELLE.

Qui, toi?

CHIQUITA.

Silence!

(Elle va à la baie du fond avec Isabelle, et elle lui montre un arbre au dehors.)

Vois cette branche de hêtre
Qui déborde sur la douve.

(Elle recule et prépare son lazzo. A Isabelle.)

Ouvre la fenêtre
Toute grande. Reviens auprès de moi. — Je l'ai!...
(Elle jette le lazzo qui reste accroché dans l'arbre.)
Tirons!
(Isabelle et Chiquita tirent ensemble sur la corde.)
La branche vient. C'est mon chemin!...
(Chiquita se suspend à la corde par les poignets, escalade la fenêtre et crie.)
Olle!
Tiens bon!

ISABELLE, tenant la corde.

Tu pèses moins dans l'air que les oiselles!

CHIQUITA, de la coulisse.

Je suis dans l'arbre!... Adieu. Lâche tout!
(La corde disparaît, tirée au dehors.)
(Voix de Chiquita.)
J'ai des ailes!

SCÈNE III

ISABELLE, puis VALLOMBREUSE.

ISABELLE, seule, à la fenêtre.

L'arbre a repris sa place et l'enfant est loin!
(Entre Vallombreuse.)
Lui!...
Il était temps!

VALLOMBREUSE (costume du IIe acte.)

Madame, êtes-vous aujourd'hui
Plus calme, bien portante et mieux apprivoisée?
Mais souffrez que d'abord je ferme la croisée :

L'humidité des bois est malsaine le soir!

(Il ferme la croisée, prend Isabelle par la main et la fait redescendre en scène.)

ISABELLE.

Que voulez-vous?

VALLOMBREUSE.

Causer! — Il ne peut pas messeoir
Que nous causions! D'ailleurs que faire à la campagne?

(Il lui tend un fauteuil; elle recule, et prend son poignard.)

ISABELLE, farouche.

Le geôlier au captif veut adoucir le bagne!...
Vous n'aurez d'autres mots de moi que : je vous hais!

VALLOMBREUSE.

Je parlerai donc seul. Moi, je vous aime!

(Elle lève le poignard; il l'arrête.)

Ouais!

Apaisez de vos yeux l'inutile menace
Et soyez plus docile à mon amour tenace.
Si détestable est-il, ne pouvez-vous un peu
Prendre quelque pitié de l'ardeur de son feu?
Les preuves que j'en donne offrent de quoi convaincre
Du dessein inflexible où je suis de vous vaincre.
Mais je veux vous devoir à l'abandon plus doux
Qui me fera tenir la victoire de vous.

ISABELLE.

Je vous hais!

VALLOMBREUSE.

C'est dommage.

ISABELLE.

Et pis! je vous méprise!

VALLOMBREUSE.

C'est fâcheux! — Vous doublez l'erreur d'une méprise.
Je consens à la haine et non pas au mépris.
Je pourrais être vil si je n'étais épris;
Mais vous devez connaître au zèle que j'éprouve
La haute probité d'un amour qui se prouve.

ISABELLE.

Et je vous hais! Comment cela s'explique-t-il?
Voilà pour votre esprit un cas assez subtil.

VALLOMBREUSE, plus attendri.

C'est un étrange amour que le mien, et moi-même
Je n'en puis dire rien, sinon que je vous aime!
Mon sentiment est sûr comme un fait absolu.
(Avec tristesse.)
Il eût été très doux si vous l'aviez voulu.
Mais, quel qu'en soit l'effet, vous en êtes la cause.
Ne vous prenez qu'à vous du mal que je vous cause.
N'en accusez que Dieu qui projette à plaisir
Autour de la beauté son ombre, le désir,
Et commande que l'une, ait pour escorte l'autre.
Mon crime n'est pas mien si votre charme est vôtre,
L'amour m'absout du vol si le trésor m'est dû....
Vous ne répondez rien?

ISABELLE.

Je n'ai rien entendu.

VALLOMBREUSE.

Je vous inspire donc une horreur bien profonde!
Suis-je un monstre hideux pour que l'on me confonde
Avec les caïmans, les hydres, les requins,
Et les fauves issus des sables africains?
Ne vous a-t-on pas dit de quel fil d'or je tresse

Les jours élyséens d'une heureuse maîtresse?...
Vous ne m'honorez pas d'un très vif intérêt!...

ISABELLE.

J'ai l'oreille occupée aux bruits de la forêt.

VALLOMBREUSE.

Fort bien, et vous croyez ouïr par intermède
Le galop de Persée au secours d'Andromède?
Madame, c'est le plus naïf de vos émois!
Ce burg peut soutenir un siège de six mois
Contre une armée, et ses quatre tours féodales
Correspondent avec la mer par trois dédales!...
Délaissez des espoirs qui resteront leurrés.

ISABELLE.

Monsieur, je crois en Dieu!

VALLOMBREUSE.

Cependant vous pleurez!

ISABELLE.

La honte en est pour vous. Mentir est la dernière!
Vous m'aimez, dites-vous, et je suis prisonnière!
Les vrais amants sont ceux qui mettent leur fierté
A ne tenir un cœur que de sa liberté.
Point de fers pour l'amour, sinon ceux qu'il échange.
Je suis aimée et j'aime ainsi.

VALLOMBREUSE.

J'entends un ange,
Ou plutôt un oiseau qui chante dans ses rêts!
S'il ne fallait que vous mériter, j'essaîrais!
Mais, par malheur, un autre...

ISABELLE.

Infâme qui raisonne
Son amour! Quand on aime on n'a peur de personne!

VALLOMBREUSE.

Peur, moi, peur? Je n'ai peur sur terre que de moi.

ISABELLE.

Alors tremblez, Monsieur, et rougissez!

VALLOMBREUSE.

De quoi?

ISABELLE.

D'avoir mis, entre ceux que ma vie intéresse
Et votre épée, un mur lâche de forteresse!
De m'avoir bâillonnée et jetée en un lieu
D'où mes cris ne vont pas à l'oreille de Dieu!
De vouloir posséder par une embûche infâme
Le misérable corps dont vous n'avez pas l'âme!
Vous ne craignez que vous, et vous avez raison.
Moi j'en frémis pour vous et pour votre maison,
Et l'aïeul que voilà va vous regarder faire.

VALLOMBREUSE.

Le personnage auquel votre grâce en réfère
Interviendra trop tard, s'il ne vient que demain.
Il soupe avec le roi, ce soir, à Saint-Germain.
(Coup de feu.)
Qu'est-ce là?

ISABELLE.

Sa réponse.

VALLOMBREUSE.

Elle restera vaine.
L'amour est prévoyant.

ISABELLE.

Il l'est moins que la haine.
Vous ne m'aurez que morte ou vous ne m'aurez pas,
Et je me frappe au cœur si vous faites un pas.

VALLOMBREUSE.

Une arme ! Le danger à ce coup me rassure !
Je troque contre vous un baiser par blessure ;
Il doit être charmant de rendre l'âme ainsi.
Et, quant au capitan, qu'il vienne !

SIGOGNAC, sur le balcon.

Le voici !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LES COMÉDIENS, MALARTIC, LAMPOURDE, PUIS LES SPADASSINS, PUIS HÉRODE.

SIGOGNAC.

Défends ta vie ou prends la mienne !

ISABELLE.

Je suis morte !

VALLOMBREUSE.

Emportez cette femme et verrouillez la porte.
(Des valets emportent Isabelle.)
Il faut passer sur moi.

SIGOGNAC.

J'y passerai, mordieu !
(Les comédiens arrivent du balcon.)

VALLOMBREUSE.

Je vois que vous menez une troupe. — Alors, feu !
(Malartic vise les comédiens.)

SCAPIN.

Maladroit, va !

BLAZIUS.

La voie est assez incommode.

LAMPOURDE.

Je doute que l'usage en devienne à la mode.

LÉANDRE.

Même au théâtre.

SCAPIN.

Hérode étant gros, fait le tour.
On entre comme on peut, seigneur, dans votre tour.

VALLOMBREUSE.

Mais à présent il faut sortir !

BLAZIUS

Oui, tout le prouve !

VALLOMBREUSE aux spadassins.

Veuillez précipiter ces hommes dans la douve.

SCAPIN.

En avant. — C'est pitié de voir comme ils sont gris.

LE PÉDANT, un genou sur Pied-Gris.

Comment t'appelles-tu, mon pauvre homme?

PIED-GRIS.

Pied-Gris.

LAMPOURDE.

A présent seyons-nous, si l'on veut nous permettre...
Le duc est mon élève, et le baron mon maître.
(Duel.)
Après ce coup, il faut faire un signe de croix.

VALLOMBREUSE.

Je suis touché, monsieur, mortellement je crois.
Vous pouvez m'achever, c'est de droit.

SIGOGNAC, le poignard levé.

Isabelle
Ma femme?

VALLOMBREUSE.

Compliments, mon cher, elle est fort belle.

SIGOGNAC.

Où l'as-tu fait cacher? Parle, ou meurs.

VALLOMBREUSE.

Frappe donc.
(Son de trompe au dehors.)

HÉRODE, entrant de gauche.

Arrêtez, la voici.

SIGOGNAC, à Vallombreuse.

Dieu signe ton pardon.
Relevez-vous, monsieur, et vivez.

VALLOMBREUSE.

Je l'espère.

SIGOGNAC, allant vers la porte.

Mais qui donc la conduit?

VALLOMBREUSE.

C'est le diable... ou mon père.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PRINCE, ISABELLE.

LE PRINCE, entrant avec Isabelle.

Venez vite, madame, et domptez votre effroi.
Vous êtes sous ma garde et sous l'aile du roi.
Il m'a tout dit, hormis votre nom.

ISABELLE.

Isabelle.

LE PRINCE.

Est-ce tout?

ISABELLE.

C'est ainsi seulement qu'on m'appelle.
La mère donne tout à l'enfant, sauf un nom.

LE PRINCE.

Ne vous connaissez-vous point d'autre parenté?

ISABELLE.

Non.

LE PRINCE, à Vallombreuse.

Quoi! lâche, sans défense!

HÉRODE.

Elle avait son courage,
Un noble amant et puis ce modeste entourage
D'humbles comédiens errants.

LE PRINCE, regardant Hérode.

N'êtes-vous pas
Hérode?

HÉRODE.

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Cher témoin d'un trépas
Dont le remords me laisse une plaie immortelle!...
Mais comment avez-vous cette enfant en tutelle?
(Silence d'Hérode.)
Ce silence!... Quel doute envahit ma raison?...
(A Isabelle.)
Votre main?... D'où vous vient ce sceau de ma maison?

ISABELLE.

D'un doux être adoré que je nommais ma mère.
Des jours les plus lointains de mon enfance amère,
J'ai toujours vu briller à ses doigts longs et blancs
Cette pâle améthyste et ses iris tremblants.
C'est là que je l'ai prise après qu'elle fut morte,
Et comme un talisman à mon tour je la porte.

LE PRINCE.

Ah! vite, dites-moi combien d'ans il y a
Qu'elle est morte?

ISABELLE.

Vingt ans.

LE PRINCE.

Son nom?

ISABELLE.

Cornélia.

LE PRINCE.

Ah! mon enfant!... Faut-il qu'en vous je reconnaisse
Le fruit d'amour perdu qu'a fleuri ma jeunesse!
Est-ce vous?... Est-ce toi?

VALLOMBREUSE.

Mon père....

LE PRINCE.

Ah! Taisez-vous.
J'ai toléré longtemps que, fol entre les fous,
Vous mésusiez du temps où tout veut que l'on aime!
Mais vous dénaturez la nature elle-même,
Et vos débordements ont atteint le bas-fond
Où le libertinage au crime se confond!
Malheureux! cet enfant que ta débauche vile
Épouvante, meurtrit, traque de ville en ville,
Elle est ta propre sœur.

ISABELLE.

Lui! mon frère?... Jamais!

VALLOMBREUSE.

Madame, je comprends pourquoi je vous aimais.
Baron, pardonnez-moi, vous le pouvez. Je jure
Sur ma foi de chrétien que je vous la rends pure,
Digne d'un gentilhomme et blanche comme un lis.
Les morts ne mentent point, et j'expire.
(Il tombe.)

LE PRINCE.

Mon fils!
Mais que dit-il? Quel est le mal qui le terrasse!
Oh! qui donc m'a tué l'héritier de ma race,
Mon fils unique et bien-aimé? Quel spadassin
Infâme? Mais c'est vous!

SIGOGNAC.

Il n'est point d'assassin
Parmi les Sigognac. La lutte fut loyale.
Elle affronte le ciel, la justice royale,

Et même la douleur d'un père!... Le duel
Est plus fatal pour moi qu'il n'est pour vous cruel.
J'étais aimé, j'aimais! Mon infortune est autre,
Mais ma douleur du moins n'en doit rien à la vôtre,
Et tout clame, du fond de nos deux cœurs broyés,
Que l'assassin n'est pas celui que vous croyez.

LE PRINCE.

Baron, je suis de ceux pour qui tache de boue
Plus que tache de sang est rude sur la joue
Et j'aime mieux mon fils mort que déshonoré.
S'il faut avoir de la bravoure, j'en aurai;
Mais partez, et cherchez dans l'absence un refuge
Contre un père qui souffre trop pour être un juge.
Venez, ma fille.

ISABELLE.

Moi?

LE PRINCE.

Comtesse de Lineuil,
La coutume est chez nous d'obéir au clin d'œil.
On connaît à ce trait les filles de noblesse.
Votre place est auprès du duc. Point de faiblesse,
Venez.

ISABELLE.

Mais, monseigneur, je l'aime; il a ma foi!

LE PRINCE.

Madame, vous avez l'honneur, c'est notre loi,
De veiller cette nuit, chrétienne valeureuse,
Au chevet du dernier des ducs de Vallombreuse
Et vous rentrez chez nous par ce devoir pieux.

ISABELLE.

Mon père... Ah laissez-moi leur faire mes adieux!
(Le prince sort.)
Ami, je vous conserve une amour obstinée

SIGOGNAC.

Comtesse de Lineuil, à votre destinée !...
Oh ! que je vous aimais et que j'étais heureux !
Comme je me livrais au sort aventureux
Qui me réglait ma vie aux heures de la vôtre
Et qu'il est doux d'avoir son âme dans une autre !
Gardez-la ! J'ai vécu ! J'ai ma part. Je bénis
Ces instants fugitifs et pourtant infinis
Où vous avez été charitablement belle
Comme on est bienfaisante. Adieu, chère Isabelle !
Le ciel qui vous replace en un rang mérité
Ne vous devaît plus rien que la prospérité
Et, pareille à ces fleurs des pays de lumière
Que le vent apporta sur une humble chaumière,
Vous embaumiez un cœur indigne du parfum !
Remontez au soleil !... Pauvre amant importun,
Je pars, je m'en retourne en ma triste Gascogne.
Dans mon trou de hibou je rentre et me rencogne.
N'y venez plus ! Je n'ai plus rien à vous offrir
Que le spectacle affreux de voir quelqu'un souffrir.

ISABELLE.

Adieu donc, adieu tous, adieu, gente cohorte
D'artistes au cœur sûr, à l'âme gaie et forte,
Mes vrais parents ! Si Dieu m'écoute en cet instant,
Il vous paîra ma dette et je sens qu'il m'entend.
C'est en la retrouvant que je perds ma famille :
Je vous dois jusqu'à mon amour.

HÉRODE.

Adieu, ma fille !

RIDEAU.

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au prologue. Le château de la Misère.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, il entre, un flambeau à la main, appelant.

Belzébuth ! Belzébuth !... Où diantre est-il ? La soupe !. .
Qu'on est bête ! Ce chat, son absence me coupe
L'appétit ! Belzébuth !... Vais-je donc souper seul ?
Miraut est convié par un noble épagneul
De ses amis à des agapes de durée,
Qu'en langage de chien ils appellent curée,
Au château de Bruyère. — Inviter le cheval ?
Pauvre Bayard, il dort ! — Quel désert que ce val !
Pas un pauvre n'y passe, et, sous la lune haute,
Seuls les corbeaux repus croassent côte à côte !
Voilà que mon festin tombe à plein désarroi !...
(Il s'assied dans l'âtre.)
Et lui, mon maître, où donc soupe-t-il ?... Chez le roi,
Parbleu ! Car où, sinon à cette table auguste ?
Je l'y vois !... Je l'y bois !... Trop peu, je l'y déguste !...
Il est clair que l'enfant ici se fourvoyait.
Ah ! si feu le baron, son père, le voyait !...
Il tient tête aux plus fiers, et, quand il entre au Louvre,
Monsieur le cardinal lui-même se découvre !...

Dans sa dernière lettre, — elle date du neuf, —
Il semblait soucieux du duel du Pont-Neuf.
L'acharnement du duc le rend un peu perplexe.
Bon, monsieur, à Paris, c'est la dîme au beau sexe!
Allons-nous pas faiblir quand nous touchons au but?
Poussez ferme!... Hardi!... Que devient Belzébuth?

(Il reprend le flambeau et monte chercher Belzébuth. Chiquita paraît au fond sur le seuil.)

SCÈNE II

CHIQUITA, seule, puis PIERRE.

CHIQUITA, sombre.

J'ai revu le plateau; j'ai revu la caverne!
Sous les grands sapins noirs que la bise gouverne,
J'ai refait, un par un, tous les sentiers connus
Où le jour et la nuit je courais les pieds nus.
Tout m'a parlé de lui, cruellement! — Les choses
Parlent! — Il y croyait, à ces métempsycoses,
Et quand il m'expliquait la mort, dans sa prison,
Il disait que son âme, enjambant l'horizon,
Reviendrait habiter la lande réprouvée!...
Agostin m'a menti, je ne l'ai pas trouvée!
Où donc est-il si rien ne me revient de lui?
Et qu'est-ce que la mort, si depuis qu'il a fui,
Tout m'en parle?... L'étrange et le méchant mystère!...
Pour le comprendre alors j'ai remué la terre
Où celui qu'ils nommaient Matamore est couché,
Et je l'ai vu sans yeux et sans bouche, écorché
Si lamentablement par la ronce et les pierres,
Que deux fontaines d'eau m'ont jailli des paupières!...
Ah! si mon Agostin doit revenir ainsi,
Qu'il reste dans le vide et qu'on m'y jette aussi!

PIERRE, il rentre.

Qui va là? Ce serait une joie assez vive
Qu'un larron vînt enfin me servir de convive!
Chiquita!... De quel trou sors-tu? Sous quel baquet?
Si Belzébuth n'était si vieux, il te croquait!...

CHIQUITA.

Chiquita ne connaît ni la peur ni l'entrave.
Elle monte et descend à son gré, forte, brave,
Et légère, elle rampe, elle vole, et souvent,
Quand le fil du vent passe, elle s'accroche au vent.
Si haut que soit un mont, elle en atteint la cime,
Et si profond un gouffre, elle en touche l'abîme.
La nuit est son amie et le jour son amant.
Mais elle ne peut pas passer le firmament
Et c'est là qu'elle veut aller pour l'y rejoindre.

PIERRE.

Qui? Quoi? Qu'est-ce? On en cloître à possession moindre!

CHIQUITA.

J'aimerais à mourir ici. Je viens de loin
Pour vous le demander, monsieur; là, dans ce coin,
Me le permettez-vous?

PIERRE.

Que je te le permette?
Laisse-moi donc jeter au feu cette allumette
Pour te voir sous ce jour imprévu! c'est trop fort.
Tu tuais et tu veux mourir?

CHIQUITA, les yeux fixes.

Je sais la mort.

PIERRE.

Bah! Quel âge as-tu donc?

CHIQUITA.

Je l'ignore. Qu'importe?
On est toujours assez vieille pour être morte.

PIERRE.

Caramba! Sambreguoy! Capdebious! Vertuchoux!
Fleure-moi, mon enfant, cette garbure aux choux,
Assieds-toi dans cet âtre, agrippe cette écuelle
Et communique-moi la raison pour laquelle
Tu veux mourir chez nous, car c'est extravagant.

CHIQUITA.

Mon Agostin est mort.

PIERRE.

Agostin, le brigand?
C'est la profession qui veut ça ! Bonne et brève.
Mort, comment?

CHIQUITA.

Sur la roue.

PIERRE.

A la place de Grève?

CHIQUITA, farouche.

On l'y torturait trop ! Oh ! les lâches !... Il faut
Qu'on mange !... J'ai grimpé le long de l'échafaud,
Et pendant qu'il tournait sur cette roue infâme,
De mon poignard, au cœur, j'ai fait voie à son âme.
Il m'a crié : Merci ! Le bourreau s'est couvert.
Mais à présent, c'est moi dont le cœur est ouvert,
Et la vie hors de moi goutte à goutte s'épanche
Comme l'huile au goulot de l'urne que l'on penche.

PIERRE.

Et tu viens te tarir chez nous résolument ?
Mais ce manoir n'est pas encore un monument.

CHIQUITA.

Le seul être que j'aime à présent chez les hommes,
Tous méchants, m'apparut dans la lande où nous sommes.
Elle avait ce collier. Elle me le donna.
Pour la première fois Chiquita pardonna.
Pour la première fois Chiquita vit un ange !...
Je le lui rapportais.

PIERRE.

Cette enfant est étrange.

CHIQUITA, *embrassant le collier.*

Adieu, mon cher collier ! — Monsieur, ce souvenir,
Voulez-vous le lui rendre ?

PIERRE.

Elle va donc venir ?

CHIQUITA.

Elle est ici.

PIERRE.

Qui donc ?

CHIQUITA.

Isabelle et son frère,
Le duc de Vallombreuse.

PIERRE.

Ah ! pardieu, c'est à braire !
Le duc de Vallombreuse est son frère à présent ?

CHIQUITA.

Obligez-moi de lui remettre son présent ?

PIERRE, apercevant Isabelle et Vallombreuse au fond.

Sur ma foi, les voici. Remets-le-lui toi-même.

CHIQUITA.

Oh ! non, je resterais !

PIERRE.

Tu t'en vas ?

CHIQUITA.

En Bohême !

(Elle disparaît.)

SCÈNE III

PIERRE, ISABELLE, VALLOMBREUSE.

ISABELLE, entrant.

Venez, mon frère. Ici, nous bornerons nos pas.
Voici la grande salle où se fit le repas,
Et cette cheminée antique est la cuisine.

VALLOMBREUSE.

La misère partout lutte avec la lésine.

ISABELLE.

A l'étage au-dessus la chambre où je dormis.
N'y montez pas si vous redoutez les fourmis.
Nous avons visité les communs, l'écurie,
Et les jardins témoins de cent ans d'incurie.

Nous avons, pour prier dans la chapelle, été
Contraints de nous frayer comme en forêt, l'été,
Une route à travers les ronces et les mûres.
Les termes effrités, les bassins sans murmures,
Les sentiers reconquis par la lèpre des bois,
Je vous ai fait tout voir en une seule fois,
Et quand je vous aurai présenté monsieur Pierre,
Le valet du baron et son maître en rapière,
Puis Belzébuth, un chat, Miraut, un chien, Bayard,
Un cheval, vous saurez où vous êtes.

VALLOMBREUSE, à Pierre.

Vieillard,
Je vous dois la leçon d'une admirable feinte
Dont j'ai failli périr à Paris, oh! sans plainte!
Un coulé dégagé, le lîment, un coup droit,
La parade et l'octave. On n'est pas plus adroit
Que votre élève. Il faut dire ses patenôtres
Quand on l'a devant soi.

PIERRE.

Monseigneur, j'en sais d'autres.

VALLOMBREUSE.

Vous me les apprendrez. — Mais comment se peut-il
Qu'un gentilhomme vive en un pareil chenil!
A quoi songeait le roi? Ma sœur, je vous rends grâces
De m'avoir dévoilé de pareilles disgrâces.
Un Sigognac dans un abandon si complet?
Tous les barons en ont, sur ma joue, un soufflet.
Comtesse, vous rendez service à la noblesse.
Je ferai restaurer ce castel. Il me blesse!
Changeons, si vous voulez en partager l'honneur,
Ce château de misère en château du bonheur.

ISABELLE, émue.

Vous cachiez sous l'orgueil du duc le cœur d'un homme,
Mon frère ; avec fierté de ce nom je vous nomme,
Et je suis votre sœur à dater d'aujourd'hui.

PIERRE, tendant l'oreille.

Ah! mon Dieu!

ISABELLE.

Qu'avez-vous, monsieur Pierre?

PIERRE.

C'est lui.

VALLOMBREUSE.

Trop tôt!

PIERRE.

Entendez-vous comme Miraut aboie?
Et voici que Bayard aussi hennit de joie.

VALLOMBREUSE.

Vous semblé-je barbare et plus Hun qu'Attila,
Ma sœur, il ne faut pas qu'il vous voie. Entrons là.
(Ils sortent à droite.)

SCÈNE IV

PIERRE, LE PÉDANT, puis HÉRODE, SCAPIN et ZERBINE.

LE PÉDANT, il entre comme au prologue.

Seigneurs, de bonnes gens ont besoin de votre aide...

HÉRODE.

Les chemins sont glissants...

ZERBINE.

L'escarpement est raide...

SCAPIN.

Et notre chariot, c'est celui de Thespis...

PIERRE, continuant.

Qui n'est pas par des bœufs, issus du bœuf Apis...

HÉRODE, à Pierre.

Maître Pierre, salut ! Sans qu'il vous en repente
Cette fois nous avons escaladé la pente,
Dépourvus d'aide, et nous ramenons le baron,
Votre maître, moins gai qu'en la barque à Caron,
Mais bien portant, et c'est l'essentiel !

ZERBINE.

La troupe
N'est pas très au complet. Fortune a pris en croupe
Notre Isabelle et, sans un effort de Titan,
L'amour nous enlevait aussi le capitan.

SCAPIN.

Sérafina, l'ingrate, a quitté la volière.
Elle court la province avec certain Molière,
Concurrent dangereux qui, dit-on, fait florès,
Et dame Léonarde est entrée au Marais.
Quant à Léandre, il est marié... — pis, peut-être !
Ainsi vont nos destins. Mais voici votre maître.

SCÈNE V

LES MÊMES, SIGOGNAC.

SIGOGNAC, à la cantonade.

Bas les pattes, Miraut ! Du calme, pauvre chien !
Vous êtes donc toujours nomade et bazochien
Que l'on vous trouve errant dans le monde ? — A la niche!
Paix là, mon Belzébuth. Est-ce qu'un chat pleurniche ?

Dors, vieux Bayard, dors donc!

(Il entre.)

Bonsoir, Pierre.

(Il s'assied dans l'âtre.)

Vaincu!

Je te reviens, comme au départ, sans un écu,
Sans gloire, dégoûté de la vie, et très morne,
Tel un mauvais coureur qu'on ramène à la borne
Après une incartade, — et me voilà! Conclus.

PIERRE.

Vous venez de Paris?

SIGOGNAC.

Je ne m'en souviens plus.
Nous avons vaguement traversé des villages.
As-tu de quoi manger, rogatons, cartilages,
N'importe quoi!... J'ai faim, comme les gens heureux.

ZERBINE.

Devant votre destin, vous voilà bien peureux!
Le soleil tous les jours renaît dans la charmille.

(Pierre lui donne une écuelle de soupe.)

SIGOGNAC.

Pierre, il faut déblayer le caveau de famille,
Mon heure d'y descendre est venue, et mon tour!...

ZERBINE.

Le fossoyeur est loin!

SIGOGNAC, montrant sa poitrine.

Il est là!

SCAPIN.

Bon! L'amour?

Avant que d'en mourir, même pour Isabelle,
Plus d'une fois encor vous pairez la gabelle!

PIERRE.

J'ai peine, je l'avoue, à deviner comment
Cette dame a pour vous changé de sentiment
Rien qu'à changer d'état. Je l'estime plus fière.

SIGOGNAC.

C'est une Vallombreuse, hélas, mon pauvre Pierre.

PIERRE.

Eh, justement, autant que j'en puis débrouiller
Dans un crâne où je sens trop de choses grouiller.
Tenez, écoutez donc. C'est, si je ne me trompe,
Un appel de pastour ou bien de porte-trompe
Quand il annonce un hôte aux toits hospitaliers.

SIGOGNAC, secouant la tête.

Yolande de Foix traverse les halliers,
Et les varlets de chiens sonnent dans les bruyères.
Ne te dérange point.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DE BRUYÈRES, puis VALLOMBREUSE, ISABELLE, puis CHIQUITA.

PIERRE, annonçant.

Le marquis de Bruyères.

DE BRUYÈRES, entrant.

Je précède, cousin, et vous annonce, fier
D'en être le héraut, deux visiteurs, qu'hier

Le roi m'a fait l'honneur de m'envoyer pour hôtes.

SCAPIN, du fond et voyant venir Vallombreuse et Isabelle.

C'est monseigneur Jason avec ses argonautes !
La Toison d'or est là.

DE BRUYÈRES.

Je les crois vos amis.
Pour vous les présenter je me suis entremis,
Usant du droit que donne un lointain cousinage.
La dame et le seigneur sont dans le voisinage.

SIGOGNAC.

Marquis, depuis longtemps vous savez mieux que moi
Que les pauvres n'ont pas d'amis.
(Les portes s'ouvrent. Vallombreuse paraît d'abord.)

VALLOMBREUSE.

Hormis le roi !

SIGOGNAC.

Lui!... Vivant! Vous osez?...

VALLOMBREUSE.

La lutte est déloyale,
Puisque j'ai dans la main l'ordonnance royale
Qui vous fait gouverneur de province !... — Prenez.

SIGOGNAC.

De vous, jamais !

VALLOMBREUSE.

Ce sont des dégoûts effrénés
Et je vois qu'il faudra, pour que votre humeur cède,
Qu'auprès de vous quelqu'un d'influent intercède.
(Isabelle paraît.)

Comtesse de Lineuil, ma sœur, voudriez-vous
Remettre ce brevet royal... — à votre époux!

SIGOGNAC, reculant.

Elle!

ISABELLE.

La mission ne va pas sans vergognes!
Vous envolez-vous pas, mesdames les cigognes?

SIGOGNAC, à Vallombreuse.

Merci, frère.

VALLOMBREUSE.

Non pas. C'est le roi! Je ne veux
Intervenir ici que pour mes seuls neveux
Je ferai rebâtir, au chant des pastourelles,
Ce vieux château gascon et ses quatre tourelles.
Il aura son théâtre et ses comédiens
Ordinaires, messieurs, comme un prince les siens,
Et comme il faut qu'il ait pour un oncle ses charmes,
Vous en dirigerez, Pierre, la salle d'armes.

CHIQUITA, paraît au fond.

Ah! venez voir, venez!... Sous un pied d'églantier
Je viens de découvrir un trésor tout entier!
Des doublons!... Des ducats!... J'en ai la jupe pleine.
(Elle laisse tomber des pièces d'or.)

PIERRE.

Quand je vous le disais qu'il gisait dans la plaine.
Fallait-il que pendant cent ans on le cherchât!
C'est elle qui le trouve!

CHIQUITA.

En enterrant le chat.

SIGOGNAC.

Belzébuth ! Il est mort !

PIERRE.

Oh ! ce n'est point de graisse,
Mais plutôt, le pauvret, de trop vive allégresse.
Le bonheur veut un mort, les dieux sont apaisés.

VALLOMBREUSE.

Et les bons dénouements, ce sont les plus usés.
(Au public.)
Mesdames et messieurs, c'est une comédie
Héroïque. — La mode aujourd'hui répudie
Cette forme, et la mode a des raisons pour ça.
Don Quichotte étant mort, vive Sancho Pança !
Que Dieu termine en paix ce siècle monotone.
Mais, si notre critique érudite s'étonne
Qu'un moderne ait usé des instants précieux
A tirer de l'oubli ce vieux genre, messieurs
Et mesdames, que nul de vous au moins n'accable
A cause de l'essai, le poète impeccable
Dont le roman illustre inspira notre auteur.
Théophile Gautier reste sur la hauteur !
Un gendre vient parfois d'une fâcheuse étoile !
Le vrai coupable est là, derrière cette toile,
Lardez-le, comme avec une flamberge un rat,
Il s'appelle monsieur Emile Bergerat.

FIN

3681. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.



